

prouver jusqu'à l'évidence leur rigoureuse précision, nous allons indiquer comment nous les avons effectués et par quelle méthode nous sommes arrivés à







francs; laine, 19,626 tonnes 381 kilos, d'une valeur de 42,001,525 francs; suif, 22,326,800 kilos, d'une valeur de 17,012,725 francs; cuirs de bœuf salés, 5,410,000 kilos, d'une valeur de 7,838,600 francs; cuirs de mouton, 1,467,590 kilos, d'une valeur de 2,220,125 francs; peaux de mouton salées, 35,967 mètres, d'une valeur de 34,750 francs. Soit, en totalité, 816,219,475 francs, contre 613,479,025 francs en 1907; soit une plus-value de 202,740,450 francs.

Comparativement à l'année 1907, on relève par articles, les augmentations suivantes : 26,889,475 fr.; farine, 3,385,500 kil., 829,425 francs; maïs, 38,480 tonnes, 16,509,750 fr.; viande de bœuf, 14,937,650 kil., 14,866,325 fr.; viande de mouton, 7,222,200 kil., 8,802,275 francs; lin, 45,076,740 kil., 11,649,025 fr.; suif, 6,167,850 kil., 3,653,800 francs.

Comme on le voit, l'Argentine tient le premier rang comme pays importateur en Angleterre de blé, maïs, viande de bœuf et lin.

Eugenio Garzon.

## Le Cinquantenaire

M. Alexis Souvorine

La « Société littéraire et artistique » de Saint-Petersbourg a pris l'initiative de fêter le 42<sup>e</sup> anniversaire du cinquantenaire de l'activité littéraire du grand publiciste russe, du grand patriote aussi, qui par ses écrits a puissamment aidé au réveil spirituel de son pays, lui a donné la conscience de sa force et de sa noble mission dans le monde.

Toute la vie de labeur acharné et immense de M. Souvorine n'avait qu'un but : la grandeur de la Russie. Tour à tour poète, romancier, auteur dramatique, critique d'art, critique littéraire, écrivain politique, polémiste, pamphlétaire ou chroniqueur, il est toujours resté un grand remueur d'idées, toujours en éveil, secouant la torpeur publique, « appelant les vivants » de sa parole souple, imagée, mordante, flagellante comme une cravache ou simplement spirituelle, avec le mot pour rire, bonhomme ou patétique. Maître de la langue russe, sachant tout dire et ne disant que ce qu'il veut dire, ce fils de moujik blessé à Borodino (il promut officier sur le champ de bataille) connaissait le chemin du cœur russe, et c'est là avant tout sa grande force. Dans toutes ses campagnes littéraires, sociales ou politiques, il savait faire vibrer l'âme de ses compatriotes, parce que la sienne propre vibrait à l'unisson.

Russe, il l'est toujours resté encore dans ce sens que jamais, même dans les situations les plus pénibles, il n'a connu le découragement. Aucun écrivain, en Russie, n'a pratiqué autant que lui cette maxime, courte et bonne, du paysan russe : *Nitchevo*. Doué d'une foi ardente dans l'avenir de son pays, il a toujours su la faire partager par ses lecteurs ; et ils ont été, depuis près de quarante-cinq ans, incalculables. On peut dire, sans aucune exagération, que depuis 1863 Souvorine avait, comme lecteur, toute la Russie littérée. On partageait non ses idées, mais on le lisait toujours, — tant il y avait de sincérité, de tempérament et de force dans tout ce qui sortait de sa plume. On peut être libéral ou conservateur, cela n'empêche pas d'être fils fidèle de sa patrie ; et le cœur de Souvorine, dans ses moindres écrits, débordait d'amour intelligent et sain de la Russie, de foi dans son avenir lumineux.

Lui-même, cependant, qu'est-ce qu'il est : libéral ou conservateur ?

Ni l'un ni l'autre. Il est Russe. Sagitté de l'instruction des masses profondes du peuple russe, de son relèvement moral et matériel, Souvorine est radical. Plus que n'importe qui en Russie il a collaboré à cette instruction, en dotant son pays de tous les chefs-d'œuvre littéraires et scientifiques, russes et étrangers, à des prix ridiculement minimes, et répandus par des dizaines de millions sur la surface de l'immense Empire. Son journal, le *Novoïe Vremia*, qu'il dirige depuis trente-trois ans, a mené des campagnes fameuses et ardentes en faveur de la diffusion de cette instruction dans le peuple, de sa liberté ou libération économique, des moyens de réveiller son initiative, et de son activité pour augmenter son bien-être.

Sagitté de ces libertés politiques de la Russie, de tout temps, et avec une audace remarquable Souvorine et son journal luttèrent pour les obtenir. A un moment où toute allusion à la nécessité d'une Constitution était proscrite, Souvorine demandait carrément la convocation du « *Semsky Sobor* » (en toutes lettres). Ses articles où il parlait — longtemps avant M. Sviatopolk-Smirsky — de la nécessité « de la bonté » et de la « confiance » comme principes de gouvernement, puis ces autres articles, où il prédisait l'approche « du printemps » politique de la Russie, ont eu une fortune et un retentissement formidable dans tout l'Empire.

Mais Souvorine devient conservateur infranchissable aussitôt qu'il s'agit de toucher aux forces vitales du pays. De tout temps, il a été l'ennemi des velléités séparatistes qui, sous n'importe quelle forme, tendent à diminuer la grandeur et le prestige de la Russie. « La Russie une et indivisible », tel est son article de foi à cet égard.

Profondément convaincu de la nécessité de la monarchie pour la Russie, il combat avec une énergie farouche non seulement le parti révolutionnaire, qui cherche ouvertement à le démolir, mais encore le radicalisme parlementaire, qui voudrait, à la mode occidentale, remplacer l'autorité par... des discours, par le jeu de bascule des partis. Dès la première Douma, Souvorine a prévu que le parlementarisme, tel que le pratiquent les politiciens « cadets », mènera le pays aux abîmes de l'anarchie.

Les événements ont démontré combien le célèbre publiciste avait raison ! Russe jusqu'aux moelles des os, Souvorine trouve qu'il n'y a pas de maladie plus dangereuse que celle de la Russie, c'est la faiblesse de la race, de la race russe, transportée toute prête de l'étranger, et qui au lieu de guérir, empoisonnera le pays.

Et cependant, Souvorine est bien loin d'être ennemi de la civilisation européenne. Au contraire, amateur sincère de la France, il a toujours cherché à la faire aimer en Russie, dans son art, son théâtre, sa littérature, sa science, ses mœurs cultivées, dans toutes les formes de la culture.

mes attachantes de sa vie sociale et libre. De ce grand laboratoire d'idées qu'est la France, il voudrait que la Russie puisse à pleines mains des leçons et des exemples. Mais il voudrait aussi qu'elle ne le fasse pas aveuglément, en singe qui imite, mais en homme qui apprend.

Et à ce propos il est curieux de noter que la première chose imprimée par Souvorine (en 1858) était une traduction de Béranger. Il a traduit aussi, dix ans après, un recueil de la *Lanterne* de M. Rochefort.

Un des premiers, et pendant longtemps le seul en Russie, à une époque où ce n'était pas sans danger, Souvorine se fit le champion de l'alliance avec la France. Il a été assez heureux pour voir le triomphe de la brillante campagne qu'il a faite dans ce sens.

Souvorine n'a jamais été et n'a jamais voulu être autre chose que journaliste, gardant son franc parler, ne disant que ce que dans sa conscience il trouvait bon et utile à dire dans l'intérêt supérieur du pays.

C'est n'était pas toujours ni facile ni commode à faire. Comme tant d'autres écrivains indépendants, Souvorine a connu les persécutions du gouvernement. Un de ses volumes a été brûlé par la main du bourreau, et lui-même condamné à la prison. Et, chose curieuse, le *Novoïe Vremia*, dont il est le fondateur et depuis 1878 propriétaire unique, il ne pouvait jamais en être le rédacteur en chef officiel : la censure ne le lui permettait pas pendant de longues années. Elle ne le trouvait pas assez « bien intentionné ». L'épée de Damoclès était toujours suspendue sur ce journal, comme sur les autres journaux de l'Empire : il suffisait à la censure de ne pas agréer le rédacteur en chef présenté par le propriétaire pour que le journal — sans être supprimé — cessât de paraître !

Malgré tout cela, l'influence de Souvorine sur les destinées politiques et sociales de la Russie, surtout depuis ces trente-trois dernières années, a été immense. C'est lui qui, par sa campagne de presse, désormais historique, a créé le grand mouvement d'opinion, en faveur de l'émancipation slave, ce mouvement qui a fini par forcer la main au gouvernement, et a abouti à la guerre russo-turque de 1877.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer ses autres campagnes, aussi brillantes mais moins connues à l'étranger.

Telle est, en peu de mots, la grande figure de ce publiciste, que la Russie s'approprie à fêter dans quelques jours.

J. Pavlovsky.

## L'Autre Clarté

Le samedi 13 mars, M. Albert Léon, agrégé de philosophie, professeur au lycée de La Roche-sur-Yon, soutiendra, en Sorbonne, sa thèse pour le doctorat ès lettres.

On verra s'avancer alors, au milieu de la respectueuse admiration tant de ses pairs que des maîtres composant le jury, un jeune homme de trente ans, aux traits réguliers et fins, aux paupières baissées, dont la douce phonosmie, à laquelle manque la flamme du regard, s'illumine de la magnifique clarté de l'intelligence.

M. Albert Léon est aveugle depuis l'âge de six ans.

M. Henry Roujon a, ici même, il y a quelques mois, tracé un émouvant portrait de M. Pierre Villey qui, aveugle, lui aussi depuis son enfance, venait de conquérir ce même grade de docteur ès lettres. Notre éminent collaborateur a raconté par quel miracle d'amour la mère du jeune Villey avait réussi « à arracher de sa prison cette petite âme injustement condamnée ». La destinée d'Albert Léon — qui a précédé de quelques temps M. Villey dans la voie des premiers triomphes universitaires — s'est, elle aussi, réchauffée, depuis l'enfance jusqu'au seuil de la consécration définitive, à la même chaleur du dévouement maternel le plus passionné.

M. Albert Léon est né à Bordeaux, le 1<sup>er</sup> mars 1879. Aux environs de sa sixième année, sa vue déjà très incertaine s'éteignit complètement. Très rapidement, sa famille fut frappée de la vivacité de son intelligence. Il était curieux de tout, posait d'incessantes questions sur tout — aussi bien sur ce qui avait rapport au monde extérieur que sur les mystères du domaine de la Pensée. C'est alors que Mme Anselme Léon résolut d'élever son fils comme tout autre enfant que n'eût pas frappé aussi cruellement l'injustice du sort. Elle fut aidée dans sa tâche par un ami de la famille dont l'infatigable dévouement ne se ralentit pas un seul instant. Sous la seule direction de ces deux maîtres admirables, Albert Léon suivait les études normales des enfants de son âge. Sa facilité à apprendre les langues étrangères se manifestait d'une façon extraordinaire. Il était interrogé sur l'allemand, l'anglais et l'espagnol, à ses examens de baccalauréat qu'il passait en juillet 1895 et en juillet 1896, avec la mention « très bien » devant la Faculté des lettres de Bordeaux.

Mais déjà il se sentait puissamment entraîné vers l'étude des problèmes philosophiques. Les questions de linguistique devaient aussi, par la suite, occuper une grande part de son activité. Il suivait les cours de licence à cette même Faculté de Bordeaux, où il venait de remporter ses premiers succès. Si ses maîtres ont gardé le souvenir du remarquable et puissant travailleur, ses camarades n'ont point oublié le compagnon aimable et enjoué. Car la gaieté est une des caractéristiques de sa nature. Il voulait à tout prix faire oublier sa cécité. Il sortait fréquemment avec ses amis, et n'était jamais plus content que de s'asseoir avec eux, dans la perpétuation de quelque innocente « farce » d'étudiant. C'est à cette époque qu'il prit l'habitude de se rendre seul de son domicile à la Faculté — le trajet comporte une quinzaine de minutes — et il revenait parfois fort amusé de ce qu'un étranger l'ait arrêté pour lui demander son chemin.

Licencié en 1898, il était reçu agrégé de philosophie au concours de 1900. Il avait vingt et un ans.

Après ces belles années d'étude et de succès, Albert Léon aurait pu, sinon se reposer, du moins travailler en dilettante. Ce serait mal connaître son activité. Il rêvait d'enseigner, de posséder ce titre de professeur auquel lui donnait droit son grade d'agrégé, et lui a fallu huit ans pour le conquérir. La lutte contre l'administration a été plus dure et plus âpre que celle qu'il avait engagée contre la Nature. On craignait que la cécité du jeune professeur ne lui permit pas d'assurer la discipline d'une classe. « Ce âgé est sans pitié », répétait-on après le Bonhomme.

Mais si cette boutade peut s'appliquer parfois à de tout jeunes enfants dont l'insensibilité est surtout faite d'ignorance, croit-on qu'elle ait la même valeur vis-à-vis des ado-

lescents de dix-sept ans dont se compose une classe de philosophie ? Ce serait bien mal connaître les ardeurs généreuses de la jeunesse. Le ministre de l'instruction publique l'a ainsi compris : Albert Léon suppléa le professeur de philosophie du lycée de Périgueux à la rentrée de Pâques 1903 ; ses élèves obtinrent de retentissants succès aux examens de baccalauréat. Il a été depuis nommé professeur titulaire au lycée de La Roche-sur-Yon, à la rentrée d'octobre 1908.

Ces années de lutte ont été remplies par de nombreux travaux dont quelques-uns ont été publiés : *Quelques mots sur le Pays basque* (les idiomes locaux et l'Unité nationale) (Pages libres, septembre 1904) ; — *La Notion du réel* (Revue de métaphysique) ; — *Un Professeur aveugle* (Revue universitaire, juillet 1907) ; enfin par la préparation des thèses de doctorat.

La première a pour titre : *Les Eléments cartésiens de la doctrine spinosiste sur les rapports de la pensée avec son objet*. C'est l'œuvre du philosophe. La seconde, *Une Pastorale basque, Hélène de Constantinople*, nous révèle en même temps que le curieux chercheur des problèmes de linguistique, l'âme fervente de ce merveilleux coin de terre, — le pays basque, dont Albert Léon n'a pu contempler les prestigieux horizons, mais dont il a su goûter toute la pénétrante poésie.

... Telles sont les étapes de cette carrière si bien remplie, encore que si courte, qu'il était intéressant de rappeler, au moment où le jeune professeur va recevoir la glorieuse consécration de ses efforts.

Jean Danoel.

## NOTES D'UN PARISIEN

PAUVRE PETIT !

Agé de neuf ans, le petit John Nicholas Brown, qui n'a plus de famille, « représente », à lui tout seul, vingt-cinq millions de dollars. On le respecte, à New-York, comme « le plus riche gamin du monde ».

A sa place, je ne m'amuserais guère. Bien entendu, il n'a pas encore la libre disposition de sa fortune. Avant de s'offrir un éléphant en étoffe ou un jet d'aéroplane, John Nicholas Brown doit consulter sa gouvernante. On la dit sévère, et très pénétrée de sa mission. (Dans mission, il y a miss...) Cette mission consiste à écarter méticuleusement tout péril éventuel de cette précieuse petite tête.

Les enfants français sont élevés dans la crainte des « bohémien », qui doivent les enlever pour les dresser à des jeux de cirque, s'ils s'éloignent trop de leurs parents. John Nicholas Brown est menacé d'un péril moins imaginaire. Les brigands américains, gens pratiques, ont déjà calculé la rançon que leur vaudrait sa personne. Aussi est-il interdit au « plus riche gamin du monde » de courir et de sauter à travers les parcs.

Mais la maladie peut le guetter aussi, plus tristesse encore ? Et non seulement sa prudence même l'empêche de croquer des pommes vertes, — ce qui est pourtant le meilleur plaisir de son âge, — mais ses aliments et ses jouets sont stérilisés ! Innocent martyr ! On fera si bien que, si jamais il vient en Europe, il s'entendra dire, comme ce petit garçon qui s'approchait timidement, aux Champs-Élysées, d'un groupe de petites filles à la mode : — Nous ne voulons pas jouer avec vous, vous n'avez pas eu l'appendicite !

## LA CHAMBRE

Lundi, 8 mars.

### LES DÉCLARATIONS

Mais ne devançons pas l'événement ; ce n'est pas encore fini.

Le défilé des déclarations a continué de plus belle sous les bannières de toutes les couleurs. M. Paul Bignon ne votera pas l'ensemble du projet parce qu'il frappe les agriculteurs de taxes nouvelles et prépare des déceptions aux commerçants et aux industriels.

C'est M. Paul Constans qui a lu la profession de foi fiscale des socialistes. Ces messieurs sont enchantés, ce qui est peut-être une raison pour que beaucoup de leurs compatriotes ne le soient pas. Voici maintenant M. Zévaès qui tient à faire son petit discours personnel. Lui aussi, il est content ; mais il regrette que le taux de la progression soit trop modéré. Ce lui faut-il donc !

M. Plissonnier aurait bien voulu ne pas voter le projet ; mais il le votera tout de même en soutenant que le Sénat l'amende. Celui-ci est hésitant ; il y en a beaucoup d'autres à la Chambre.

M. Bouclet n'hésite pas. Il considère qu'on a eu tort de frapper les salaires et que le projet est voté à une improbité absolue ; il compte sur le Sénat.

Le marquis de Rosambo ne voit dans la loi qu'un parfait instrument de spoliation. C'est une arme dans les mains de l'administration qui pourra la tourner à son gré au détriment de ses adversaires et à l'avantage de ses amis.

On attendait avec une certaine curiosité ce que ferait M. Théodore Reinach, un des orateurs les plus éloquentes et un des spécialistes les plus compétents, qui ait pris une part active à la discussion de la loi. « Il ne suffit pas, dit-il, que l'impôt soit juste, il faut encore qu'il s'adapte aux conditions sociales et aux mœurs du pays. Modéré dans ses tarifs, il doit être discret dans ses investigations ; on le supportera plus aisément inégal que tracassier. Tel est l'impôt que la Chambre a voulu faire. L'a-t-elle fait réellement ? »

M. Théodore Reinach en doute. On a installé la déclaration partout, là même où le gouvernement ne la voulait pas avec tout son cortège de perquisitions et de menaces. Enfin, l'enfant est là, M. Théodore Reinach le croit viable à la condition qu'il soit bien soigné, et il rappelle le vers de Musset :

C'est déjà très joli quand on en a fait un.

M. Joseph Thierry ne votera pas une loi qui surcharge le commerce et l'industrie. M. Jules Legerand le votera, parce qu'il a du bon. M. Louis Olivier le repoussera, le trouvant injuste, arbitraire et mensonger. Il est surtout choqué de l'impôt complémentaire qui aboutit forcément à une lutte de classes.

On avait été un peu surpris, vendredi soir, de la facilité du ministre à accepter le renvoi à aujourd'hui ; on avait dit que c'était une complaisance à l'adresse de M. Jaures, auquel le ministre n'a rien à

refuser. Mais le long discours qu'il a prononcé aujourd'hui prouve assez qu'il songeait un peu à lui-même.

Il a protesté contre les allégations dirigées à nouveau contre le projet de loi et a remercié avec effusion la majorité qui l'a soutenu dans sa lourde besogne.

J'insisterais davantage sur le brillant exposé auquel s'est complu le ministre, si ce n'était une seconde édition du discours prononcé vendredi par M. le rapporteur. « Faisons-nous un saut dans l'inconnu ? » a demandé le ministre. Insistons-nous un régime d'inquisition ? Faisons-nous peser sur la classe riche une surcharge ? Telles sont les trois objections qu'il faut examiner successivement. Et d'ailleurs il n'en examine que deux.

Il laisse de côté le saut dans l'inconnu. D'inquisition, point ; pas l'ombre. Le négociant qui se trouvera surtaxé ira devant le tribunal administratif et restera toujours libre de produire ou de ne pas produire ses livres.

Le nouvel impôt sera-t-il une charge excessive pour les classes riches ? Sans doute elles payeront plus qu'actuellement ; leur impôt sera augmenté tout simplement des trois quarts. Le ministre se tire allègrement de cette difficulté, qui n'en est même pas une à ses yeux. Et il finit sur un coup de trompette destiné à rallier sa majorité.

Cette manifestation produit un enthousiasme indescriptible, comme il arrive toujours quand un homme hardi rassure des gens qui ont besoin d'être rassurés. Sur plusieurs bancs on crie l'adhésion, et l'adhésion est votée par 367 voix contre 120.

Je pourrais opposer tout de suite à l'apologie de M. Caillaux l'admirable réponse que M. Aynard y a faite ; mais j'aurais peur de l'égarer dans cet immense grimoire et je préfère en renvoyer l'analyse à demain. Elle retrouvera ainsi toute sa fraîcheur.

Quant à l'adhésion, ce ne sera jamais qu'une réclame grossière en faveur d'une opinion.

Pas-Perdas.

## Autour de la politique

### L'Ouzenza

Un conseil de cabinet spécial a été tenu hier matin, à onze heures, au ministère de l'intérieur, sous la présidence de M. Clemenceau, pour s'occuper de la question des mines de l'Ouzenza.

M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, et M. Alapetite, résident général à Tunis, assistaient à ce conseil.

Il s'agissait de soumettre à tous les membres du conseil la modification apportée au projet de l'Ouzenza et que nous avons fait connaître avant-hier.

Le conseil a décidé de défendre intégralement le projet de l'Ouzenza, en le complétant par la modification proposée et qui consiste, on le sait, à relier l'Ouzenza par une boucle au réseau tunisien, tout en maintenant la ligne du canal sur Bône. On offrirait ainsi aux minerais de fer algériens un double débouché sur Bône et sur Bizerte. Mais tandis que le passage par Bizerte ne serait pas obligatoire pour les minerais de l'Ouzenza, il le serait pour ceux de la concession de Boukadia, ainsi que nous l'avons déjà expliqué. C'est le projet ainsi modifié qui sera soumis par le cabinet et le gouverneur d'Algérie devant le Parlement.

### Une motion préjudicielle

Au moment où la Chambre entreprendra la discussion des propositions de loi intéressant le tarif douanier, MM. Chaumet, Emile Constant, Messimy, Cazauvielh, Chautard, Combreuve, Steeg, Chaigrie, Desplas déposeront sur le bureau de la Chambre la motion préjudicielle suivante :

« La Chambre, considérant que la révision douanière proposée par la commission des douanes peut avoir une répercussion fâcheuse sur nos rapports internationaux, décide de surseoir aux débats et invite le gouvernement à déposer un projet de loi qui sauvegarde les intérêts économiques et politiques de la France à l'étranger. »

### L'affaire Légitimus

La commission nommée par la Chambre pour examiner la demande en autorisation de poursuites contre M. Légitimus avait demandé hier M. Millès-Lacroix afin de lui demander son avis sur la déposition faite par M. Bouliche, ancien gouverneur de la Guadeloupe, concernant M. Légitimus.

On se souvient que M. Bouliche avait formellement déclaré que M. Légitimus était poursuivi par les haines politiques des magistrats de son pays.

Le ministre des colonies a répondu qu'il ne savait rien de l'affaire Légitimus et qu'il ne prendrait de résolution et n'appliquerait de sanction que lorsqu'il aura reçu tous les éléments du procès. Cependant il a tenu à mettre hors de cause les magistrats de la Guadeloupe.

Interrogé alors sur les difficultés que présentent le recrutement et l'exercice de la magistrature coloniale, M. Millès-Lacroix a renouvelé devant la commission l'assurance qu'il avait donnée dans la presse, à savoir qu'il se préoccupait vivement d'apporter des remèdes à la situation et de faire en sorte que la justice soit rendue aux colonies avec toutes les garanties nécessaires.

A. A.

## Concours de chiens policiers

### A MONACO

Tous les sportsmen trouvent à Monaco le sport de leur choix. Ainsi, on nous prie d'annoncer qu'un concours international de chiens de police y aura lieu les 11 et 12 mars courant. S. A. S. le prince de Monaco a bien voulu accorder son haut patronage à ce concours. Le Comité est définitivement constitué comme suit :

M. Camille Blanc, président d'honneur ; M. le baron Henri de Rothschild, président du jury ; M. Robert Coquelle, commissaire général ; Membres du jury : M. le capitaine Tollet, MM. Bectard, Brand, baron de Boissieu, de Ristori et Baussy.

Ce comité a procédé à une sélection sérieuse des 22 chiens allemands, belges et français qui se sont présentés pour concourir, en n'en laissant que 12 en présence. Mais ces douze sujets, de tout premier ordre, ont chacun un passé sportif tout à fait remarquable. L'un d'eux, *Jules*, appartenant à M. Tedesco, d'Andersheim (Belgique), n'a remporté que des premiers prix l'an dernier. Il a triomphé à Valenciennes, Douai, Tourcoing, Binche, Paris, etc. *Pipeau*, appartenant à l'Ecole de dressage de Buffalo, est champion de France. C'est un magnifique Briard. *Follette*, à la police bruxelloise, s'est faite une grosse réputation dans le crime de la rue des Hi-

rondelles, à Bruxelles. D'autres concurrents belges viendront essayer de ravir aux représentants monégasques : *Tom*, à S. A. S. le prince de Monaco, et *Max*, à M. Simard, directeur de la Sûreté, les premiers prix de cet intéressant concours.

## L'Electricité et la Vie

Nous ne sommes plus à compter les prodiges réalisés par l'électricité : elle fait marcher nos voitures, elle éclaire nos rues ; elle transmet la pensée humaine d'un continent à l'autre, à la vitesse de 300,000 kilomètres par seconde, et, désignant le fil conducteur, elle franchit les océans par-dessus leur courbure, les continents par-dessus leurs monts. Dans ce mystérieux laboratoire qu'est le tube de Crookes, elle produit les rayons cathodiques et, manifestant de nouveaux atomes, nous amène petit à petit à la connaissance de la constitution intime de la matière.

Mais, tout cela, dans peu de temps sans doute, sera du passé ; aujourd'hui l'électricité fait mieux : elle intervient directement, par un mécanisme encore inconnu, dans les phénomènes de la vie. Depuis longtemps déjà les médecins l'avaient employée avec succès au point de vue thérapeutique, sous ses formes les plus diverses : électricité statique, courants continus, courants interrompus ; elle permettait, par application et contact matériel des pôles avec les organes, le traitement des affections nerveuses ; elle intervenait avec succès dans les paralysies, les atrophies musculaires ; on l'employait pour produire une véritable « électrolyse », et elle arrive ainsi à constituer un traitement des fibromes utérins. Mais ces diverses applications, pour merveilleuses qu'en soit le mécanisme, se comprennent par la matérialité de l'action du courant, appelé à traverser une épaisseur plus ou moins grande de tissus.

Bien plus mystérieuses sont les influences de ces « courants de haute fréquence » découverts par le professeur d'Arsonval, appliqués à Paris par le docteur Moutier, et dont, dans ses dernières séances, l'Académie des sciences a entendu affirmer, avec d'indiscutables preuves à l'appui, les effets miraculeux, en tous cas tout à fait inattendus.

Le moment est donc venu, peut-être, d'expliquer au lecteur du *Figaro* ce que sont ces courants à haute fréquence, dans quelles conditions spéciales ils se produisent, quels effets généraux ils produisent sur l'organisme.

On sait que, à moins d'artifices spéciaux destinés à les « redresser », les courants électriques qui prennent naissance par la rotation rapide d'un conducteur métallique entre les pôles d'un aimant sont « alternatifs », c'est-à-dire circulent tour à tour de droite à gauche et de gauche à droite un très grand nombre de fois par seconde : ce nombre de fois constitue la « fréquence ». Ces courants alternatifs ne sauraient avoir aucune action chimique, puisque ceux qui circulent dans un sens verraient leurs effets aussitôt détruits par ceux qui, en nombre égal pendant le même temps, circulent en sens contraire. Mais au point de vue physiologique, il en est tout autrement. Quand la tension est faible et que la fréquence est minime, le courant ne produit pas d'effet sensible, et se borne à modifier la nutrition, comme le montre l'analyse des urines ; si la tension et la fréquence sont moyennes, le courant provoque des contractions musculaires ; si, la tension étant élevée, la fréquence arrive à 200 ou 300 par seconde, alors les accidents graves se produisent, souvent même suivis de mort. Ce sont des courants de cet ordre qui servent en Amérique pour l'électrocution.

Mais si l'on augmente énormément la tension et la fréquence, si celle-ci, comme l'a réalisé le professeur d'Arsonval, atteint plusieurs centaines de millions par seconde, plusieurs milliards même, les courants de ce régime sont absolument inoffensifs : bien mieux, ils deviennent curatifs, et cela c'est ce qui commence l'intérêt sans contact matériel des électrodes avec le corps ou l'un des organes du malade à traiter. Ces courants parcourant quelques spirales d'un très gros fil de cuivre ; cette spirale constitue une cage, très « à claire-voie », dans l'intérieur de laquelle se place le sujet sans être touché par les fils, et sous l'action du « champ électrique », auquel il est soumis, des courants induits parcourent son corps, se succédant avec la même fréquence que celle qui préside à leur génération ; plusieurs centaines de mille par seconde.

Et alors se produit cet effet inattendu : la tension artérielle exagérée, caractéristique de l'artériosclérose, l'« hypertension », comme disent les médecins, disparaît en quelques applications de ce traitement ; si la tension atteint le chiffre dangereux de 25 centimètres de mercure ou même davantage, elle est, après cinq ou six séances, ramenée au chiffre normal de 16 centimètres. Le savant professeur en a fait l'expérience sur quelques-uns de ses confrères de l'Académie qu'il a pu ainsi conserver à la science de notre pays.

Comment obtient-on ces courants, alternés en aussi grand nombre ? Par l'éclatement d'une étincelle entre deux boules reliées aux pôles d'un transformateur électrique. C'est l'étincelle elle-même qui devient le siège de ces « oscillations » électriques qui agissent sur l'organisme placé au milieu du cadre dans les sphères d'induction des inébranlables courants ainsi engendrés.

Par quel mécanisme agissent-ils ? Mystère encore ; je laisse, d'ailleurs, à des plumes plus compétentes que la mienne le soin d'expliquer leur action thérapeutique et physiologique. Je tenais à signaler le côté physique du phénomène, à souligner cette application si remarquable à la conservation de la vie dans les cas où elle semble irrémédiablement menacée. Et les faits semblent journellement constatés par le professeur d'Arsonval et par le plus brillant de ses disciples, le docteur Moutier, à Paris, puis par d'autres élèves tels que le docteur Doumer, à Lille, Oudin..., et d'autres encore, dans tous les laboratoires de nos grandes écoles.

L'électricité entre donc dans la science de la vie, par une porte nouvelle ; ou s'arrêtera sa marche ? c'est ce qu'il est impossible de prévoir.

Mais il semble que les ambitions du nouvel agent physique ne se bornent pas à conserver la vie en supprimant les dangers qui la menacent : voici que, grâce à une découverte du professeur Yves Delage, de l'Académie des sciences, l'électricité semble vouloir « créer de la vie », ou tout au moins contribuer à en créer en se substituant à l'un des deux sexes que l'on jugeait tous deux également nécessaires à la reproduction d'un nouvel individu vivant.

L'illustre naturaliste a pris des œufs d'oursins, les a immergés dans un liquide composé d'eau de mer diluée par une solution sucrée isotonique ; il a mis le tout entre les deux armatures d'un condensateur électrique chargé, et les œufs ont été fécondés sans l'intervention de l'individu mâle !

Pour confirmer le résultat et bien démontrer qu'il était dû à l'action de l'électricité, d'autres œufs de même origine, immergés dans un liquide identique, étaient placés entre les armatures d'un condensateur, mais celui-ci n'était pas chargé d'électricité : ce dernier lot d'œufs ne fut pas fécondé.

Ainsi donc, par une mystérieuse et inexplicable action, l'influence électrique a pu être substituée à l'action de l'un des sexes nécessaires à la formation de l'être vivant. Et, chose remarquable encore plus, l'individu ainsi vivifié à grand, à très grand, à présent les caractères très nets de l'état adulte ; et quand il est mort il y a quelques semaines, par suite d'un accident, cet oursin « demi-artificiel » avait un sexe ; son autopsie en découvrit les caractères précis et c'était le sexe masculin, justement celui dont l'intervention avait manqué à sa naissance !

Quel redoutable inconnu s'ouvre devant nous ? Ne semble-t-il pas que, des deux battants de l'infranchissable porte qui fermait le mystérieux temple de la Vie, l'un au moins vient de s'ouvrir sous la main du professeur Delage ? Et quelle admiration ne doit-on pas professer pour ces hommes qui, loin des vaines agitations du monde, à l'abri des mesquineries ambitieuses, consacrent leur vie à scruter la nature, et emploient leur énergie à essayer de lui arracher ses secrets ?



blic, les bras allongés le long du corps, les mains jointes, il commence sa conférence par un exorde charmant.

« Je reviens, dit-il en substance, comme un ami parmi des amis. Je suis indigne de toute cette gloire qu'on me fait. Je me suis contenté de suivre l'exemple de ces grands explorateurs français qui ont augmenté notre connaissance géographique et ceint le drapeau de leur patrie de nouveaux lauriers. »

Un étranger s'exprimait ainsi dans notre langue avait-il besoin de « demander pardon de son français » ? Non, sans doute, mais cet homme, d'un savoir et d'une valeur remarquables, est aussi un modeste qui ne peut s'empêcher de déclarer avec regret : « Il y a sept ans que je n'ai eu l'occasion de parler la plus belle langue du monde, la vôtre. »

Sans doute, le docteur Sven Hedin n'observe pas toujours les règles de la grammaire, mais si l'on observait, sa causerie n'aurait pas le charme, l'esprit, et l'humour qui lui ont valu tant de succès.

\*\*

Après l'exorde très court, le voilà qui retrace les péripéties de son voyage.

A l'aide d'une canne, il montre sur la carte du Thibet les pays difficiles et sauvages qu'il a traversés avec quelques compagnons. Je ne reprendrai pas par le menu le récit captivant de ce voyage. Nos lecteurs le liront dans un livre illustré que prépare en ce moment l'explorateur.

Mais je tiens à en noter quelques curieux détails. Ce Thibet que le docteur Sven Hedin a parcouru dans ses régions les plus inconnues — les larges taches blanches qu'il indique sur la carte et qui maintenant sont révélées au monde savant — est tout simplement quatre fois plus grand que la France. Sa partie septentrionale est inhabitable et inhabitée — et cependant Sven Hedin y a passé. Les animaux sauvages comme l'antilope et la gazelle réussissent à trouver leur nourriture, mais l'homme ne rencontre rien qu'un froid extraordinaire contre lequel il doit lutter avec énergie, sous peine de succomber.

En 1905, Sven Hedin était à la tête d'une caravane de vingt-huit hommes. Six mois après, vingt étaient morts. On peut bien dire que dans ces explorations l'homme qui les entreprend ne connaît pas le danger, sinon il semble bien qu'il ne l'affronterait pas.

Les Thibétains ne sont pas toujours aimables. L'Européen leur inspire des craintes, même quand il s'agit d'un homme aussi pacifique que l'explorateur suédois. Que de diplomatie il lui fallut pour convaincre ces sauvages de lui laisser continuer sa route ! Plusieurs fois il dut rebrousser chemin, prendre de grands détours pour parvenir au but projeté. Et puis, quand il atteignait le but, c'était de nouvelles difficultés, qui nécessitaient de nouveaux efforts.

Dans le récit de son voyage, il nous parle des moindres endroits qu'il a traversés — en citant leurs noms et en les décrivant d'une façon toujours amusante et pittoresque.

\*\*

Il y a au Thibet une fête du nouvel an vraiment originale et d'un symbolisme curieux. Les prêtres du pays, les lamas, habillés de riches robes de soie chinoises, dansent devant le peuple assemblé. Puis ils allument un grand feu et écrivent sur des feuilles de papyrus tous les maux que le peuple et eux ont endurés pendant l'année qui vient de s'écouler et qu'ils souhaitent ne plus voir se renouveler. Lorsque ces papiers ont été griffonnés, ils les jettent dans la flamme. La flamme purifie tout. L'année qui vient prévenir du retour des infortunes passées.

Le dernier hiver que Sven Hedin passa au Thibet, il subit un froid de 20 degrés à 30 degrés centigrades qui descendit quelquefois à 40 degrés, et la neige était tellement profonde, qu'on devait envoyer des bêtes de somme en reconnaissance. Et souvent les pauvres bêtes ne faisaient que quelques pas : elles étaient engluées, comme par des sables mouvants.

Alors la caravane devait s'arrêter et demeurer plusieurs jours sans manger presque et sans boire autre chose que les flocons de la neige qui tombait à terre. Et comme distraction, rien que l'étendue blanche des plateaux ou les murailles — d'ailleurs splendides — formées par les montagnes.

Pendant quarante-neuf jours, le docteur Sven Hedin ne rencontra pas une seule âme vivante, et néanmoins son courage et ses espoirs demeuraient invincibles.

Des habitants, l'explorateur n'en pense pas trop, mais, malgré la sauvagerie de ces êtres peu cultivés qui ne le laisseraient pas toujours dormir en paix. Par exemple, il n'est pas un grand admirateur de la femme thibétaine, que des projections nous ont d'ailleurs présentée comme un être particulièrement hideux.

Ses mœurs n'en sont pas plus pures pour cela.

Dans ces pays que l'explorateur suédois a parcourus, l'être le meilleur, le plus fidèle, qu'il ait eu à ses côtés, ce fut le chien.

J'ajoute que d'après les photographies reproduites hier soir par les projections, c'est le seul être au Thibet où se découvre quelque beauté.

Vraiment le chien favori du docteur Sven Hedin au Thibet — et qui ressemble fort à nos chiens de berger de la Brie — a grande allure et ses yeux sont pleins d'intelligence. Vous verrez le portrait dans le livre de l'explorateur.

Malheureusement il n'a pu le garder et l'amener en Europe, où il aurait été heureux de participer à la gloire du maître.

Le docteur Sven Hedin nous a conté joliment le moment de la séparation d'avec son chien. Le grand bon chien était triste. Il sentait qu'il allait passer entre les mains d'un autre maître. Et il aurait voulu suivre jusqu'au bout le premier, celui qui l'avait élevé, et soigné, et avec qui il avait partagé tous les dangers.

L'ovation faite au docteur Sven Hedin, lorsqu'il eut terminé sa conférence, fut superbe. En quelques mots, M. Roume le remercia, et la foule quitta lentement l'amphithéâtre de la Sorbonne, elle avait entendu la séduisante parole d'un homme d'action, qui est en même temps un homme de bien.

Maurice Loutet.

## M. Raymond Poincaré

### LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Ce fut hier une belle soirée pour l'éloquence et les lettres françaises. Le Comité des Gens de lettres avait eu l'heureuse pensée d'appeler à la présidence de son dîner mensuel l'un des plus récents et des plus illustres sociétaires, M. Raymond Poincaré, — et l'affluence accourut pour le saluer et pour entendre sa parole fut telle, que, suivant l'expression du président, M. Georges Lecomte, ce dîner prit bien vite les proportions d'un banquet, d'une véritable fête où, sous les auspices de la Société des Gens de lettres, fraternisèrent — non sans échanger quelques épigrammes d'une grâce académique — la littérature, la politique et le barreau.

Parmi les assistants très nombreux, on remarquait, outre MM. Gautier et Lanson, les très distingués universitaires conviés par le comité : Mme Daniel Lesueur, MM. Henry Roujon, Marcel Prevost, Edmond Haraucourt, Abel Hermant, Victor Marguerite, Dorchain, Marc Varenne, Yves Guyot, Muteau, Ferdinand Dreyfus, Couyba, Bernheim, Henry Lapauze, Jean Reibach, Pierre Decourcelle, Michel Provins, Jules Bois, Paul Bonhomme, J.-H. Rosny, Henri Germain, Paul d'Ivoi, Barr de Turique, Paul Deschamps, Dupré, Léo Claretie, etc., etc.

Au dessert, M. Georges Lecomte, le très dévoué président dont l'heureuse initiative valut à la Société ces réunions si brillantes et si utiles pour sa renommée, prit la parole et salua en phrases éloquentes le grand parlementaire, l'éminent avocat, l'écrivain parfait que la Société des Gens de lettres accueillait avec tant de joie l'an dernier, et à qui elle rendait hommage hier « en souvenir de toutes les belles pages qu'il a écrites, de tous les fiers discours qu'il a prononcés sur l'art, la littérature, les idées, les mœurs et l'avenir de notre pays ».

En termes très heureux, il qualifie quelques-uns des ouvrages de M. Poincaré, quelques-uns de ses discours et cette restauration qu'il accomplit de nos universités provinciales pour les animer d'une vie plus ardente, pour vivifier l'un par l'autre les divers enseignements.

Puis, après avoir salué MM. Jules Gautier et Gustave Lanson, et défini en des termes éloquentes et chaleureux les efforts de la Société des Gens de lettres pour la défense et la propagation de la littérature française, il fut, en un toast fraternellement applaudi, à M. Raymond Poincaré, écrivain et orateur de grande lignée française, qui toujours mit son talent au service du beau, du vrai, de la raison et de la justice ; à MM. Jules Gautier et Gustave Lanson, également soucieux d'accroître la culture française au dedans et de la répandre au dehors, et à l'union persévérante de toutes les bonnes volontés pour que notre littérature continue plus que jamais à faire rayonner sur le monde l'âme si généreuse, l'âme si noblement, si doucement humaine de notre pays !

Les applaudissements redoublèrent lorsque M. Poincaré se leva, il dut attendre une longue minute pour pouvoir enfin prendre la parole, et prononcer un discours, merveille d'improvisation élégante, spirituelle et chaleureuse ; mais improvisation, hélas ! dont seuls pourrions garder le précieux souvenir ceux qui l'entendaient, car M. Poincaré n'écrit point ses discours, et c'est de mémoire, — une mémoire infidèle, et qui regrette de n'être point sténographique — qu'il nous fait le reconstituer, en nous excitant de toucher à cette prose ailée.

Après avoir remercié ses hôtes, fait un éloge vibrant et mérité de M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de lettres, et salué MM. Gautier et Lanson, M. Raymond Poincaré s'est souvenu que ce dernier avait été quelque peu sévère pour l'éloquence judiciaire contemporaine, et il n'a pas voulu laisser échapper cette occasion de défendre ce barreau sur lequel il jette un si vif éclat. Cette éloquence échappe de plus en plus, selon M. Lanson, à la littérature ; elle se place, dit-il, en dehors de l'art par la controverse juridique, ou au-dessous de l'art par les gros effets.

« Permettez, s'est écrié M. Poincaré, permettez à un humble orfèvre de ne point souscrire sans réserve à ce jugement rigoureux. L'éloquence judiciaire, il est vrai, a évolué ; elle s'est rapprochée du naturel et de la simplicité, mais elle peut s'adapter à son objet qui est en général modeste, sans rompre avec les grandes traditions de la pure langue française et sans tomber dans l'incorrection et la vulgarité. »

Pour lui, il ne trouve pas mauvais qu'elle ait dépouillé ses vieux ornements, sa nudité ne le choque pas ; ses formes ne sont ni si chétives ni si défilées qu'il en faille détourner les yeux. Ce qu'il ne lui pardonnerait pas, ce serait de céder trop aisément à certaines tentations de laisser-aller et de se mettre désormais en peignoir ou en robe de chambre.

Avant ainsi défendu l'éloquence judiciaire, l'orateur a exercé sa verve malicieuse et spirituelle sur l'éloquence parlementaire ; c'est dans les assemblées politiques que cette crise du français fut dénoncée par M. Lanson exerce ses ravages, et il doute que « les Stendhal de l'avenir cherchent encore des modèles de style dans les nouveaux codes que nous élaborons. »

« Vous avez raillé, dit-il à M. Georges Lecomte, les bourgeoisillons qui, dans les universités ou les parloirs, s'apprêtent au jeu parlementaire. Ceux-là au moins s'apprêtent, et votre Deniset lui-même, lorsqu'il voulait lancer dans l'éloquence nouvelle qui s'est privée d'apprentissage et qui n'a connu ni les hésitations, ni les angoisses des débuts : une éloquence bonne fille, une gaillarderie qui n'a pas froid aux yeux, qui au lendemain d'une élection, se précipite à la tribune, s'y accorde familièrement, s'y installe, s'y étale avec le sang-géné et le débraillé des réunions publiques. »

Avant ainsi parlé, on a peu près, et qualifié une éloquence parlementaire que nous connaissons trop, M. Poincaré se hâta de verser un peu de baume sur

ces égratignures. Ce serait colonniser les Chambres que de leur dénier, dans l'ensemble, l'esprit de finesse et le goût des choses délicates. Elles sont françaises, rien de ce qui est français ne leur est étranger. Qu'un véritable orateur se lève à quelque parti qu'il se rattache, elles le reconnaissent et l'accablent. Mais, qu'elles prennent garde ! Il est temps qu'elles défendent, contre la médiocrité envahissante, l'art oratoire dont elles sont les dépositaires responsables et qui forme un lot précieux de notre patrimoine littéraire.

Avant ainsi parlé de politique dans ce joliment d'une restitution faite à la grâce et à l'éloquence, l'orateur s'est rendu cette justice qu'il s'est toujours associé soit au barreau, soit dans les assemblées parlementaires, à ceux de ses collègues et de ses confrères qui ont conservé, comme un héritage sacré, le respect, la religion, la dilection de la langue française. « Vous êtes, vous, a-t-il dit aux gens de lettres, les officiers et les gardiens du culte ; tout ce que nous pouvons faire, c'est d'en demeurer les fidèles. Nous sommes entraînés par l'ouragan de la vie active. Nous marchons, nous marchons sans trêve, heureux quand nous pouvons, sur la route poudreuse où nous usons nos semelles de juif errant, faire halte quelques secondes et nous agenouiller, au pied d'un reposoir dressé par nos soins devant une image de la beauté. »

Et sur ces vibrantes et jolies paroles qui sont restées gravées dans nos mémoires, M. Poincaré porta un toast salué d'acclamations sans fin à l'union des gens de lettres de la politique et du barreau.

Après le grand orateur, M. Gautier, en une éloquentة allocution, apporte l'hommage de l'Université à la littérature française dont elle défend si brillamment la tradition et la renommée, et M. Gustave Lanson, que M. Poincaré avait gentiment pris à parti dans son discours, répondit le plus gaillardement du monde dans une allocution étincelante de verve et d'esprit, où il expliqua notamment qu'à l'époque où il avait mérité du barreau, il n'avait point encore entendu parler M. Poincaré, et qu'on devait dès lors excuser une erreur qu'il réparait dans une prochaine édition de son livre...

E. G.

## La Maison du Médecin

A notre époque, où le français a été détrempé par le jargon, on a cependant vu réapparaître un des plus jolis mots de notre langue : la maison. Et l'on a composé des expressions nouvelles : la « maison des comédiens », la « maison des journalistes », la « maison des étudiants », et même la maison « de rapport », qui désigne ces masses confortables, mais si laides, qu'on édifie à la place des jardins et des vieux hôtels de jadis, incommodes, mais si agréables et pittoresques.

Aujourd'hui, voici la Maison du Médecin, qu'encourageant et patronnent des sommités telles que :

MM. Landon, doyen de la Faculté de médecine de Paris, Chantemessé, Fournier, Hérin, Guyon, Lannelongue, Le Dentu, Lucas-Championnière, Segond, Thoinot, professeurs ; Roux, directeur de l'Institut Pasteur ; Vaillard, directeur de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce ; Meunier, directeur de l'Assistance publique ; Lépine, préfet de police ; Huguenot et Testut, doyen et professeur à la Faculté de médecine de Lyon ; Maitrot et Grasset, de Montpellier ; Duret, directeur de la Faculté catholique de Lille ; la plupart des directeurs et les principaux professeurs des Ecoles de médecine en France.

Et ces célébrités ne se sont pas groupées pour encourager une levée de bistouri et de lancettes : elles entendent, au contraire, aider à la création d'une ou plusieurs maisons de retraite, de repos et de santé pour les médecins français. Cela est quelque chose de nouveau.

Jusqu'ici on avait devant les yeux un type de vieux médecin, un vieillard très digne, très doux, avec de grandes mèches de cheveux blancs descendant sur la redingote, et qui, d'un geste aussi discret que lui, donnait tout sous à la famille de son pauvre malade. Faut-il donc reléguer cette gracieuse image parmi les souvenirs d'un âge disparu ? N'est-ce pas une sorte de mutilation que produire une œuvre destinée à secourir de vieux praticiens en détresse ?

Et je suis allé demander quelques éclaircissements au docteur Courtault, directeur des *Tablettes médicales*, ancien médecin de la marine, qui a été, avec notre confrère le docteur Lucien Nass, le promoteur de la « Maison du Médecin ».

Mais l'idée n'est pas nouvelle, me dit le docteur Courtault. En 1857, le grand Orfila, doyen de la Faculté de médecine de Paris, proposait déjà à cette époque la création d'une semblable maison de retraite. La mort l'empêcha de la réaliser. A présent, elle est une nécessité.

Un peu incrédule, je regardai cet homme aux lèvres rasées, aux favoris grisonnants — intermédiaire entre l'officier de marine et le magistrat classique, — et je lui exposai mon portrait du vénérable praticien.

Vous oubliez, me répondit-il, que depuis vingt ans le nombre des médecins a doublé, tandis que la population reste sensiblement la même. L'Etat, le département, la commune, qui nous font concurrence, exigent chaque jour davantage de nous, alors que nos honoires diminuent. Aujourd'hui, le docteur de province mange, dort, écrit et travaille en voiture. Il devient vite podagre, rhumatisant, et ensuite arrive un jeune confrère qui emploie les méthodes nouvelles et qui, peu à peu, lui enlève sa clientèle. Dans le département de la Seine, sur trois mille cinq cents médecins, sept cents sont secourus par nos associations.

Ce tableau d'un réalisme sombre offrait un singulier contraste avec la petite image gracieuse que j'imaginai, et j'avouai mon étonnement.

Alors le docteur Courtault me cita des faits admirables, ignorés, et il conclut : — Le médecin pauvre est un pauvre honnête. Quand il est malade, il est le plus mal soigné des hommes, comme le cloué, le plus mal chassé ; quand il est vieux, seul, invalide, il est souvent obligé d'émigrer et de se terminer dans une pénible solitude, afin de ne pas déchoir dans un endroit, où il a été dans une situation enviable. Eh bien ! La Maison du Médecin sera pour lui un lieu de retraite et de repos très honorable, car elle appartiendra au Corps médical tout entier, sera son œuvre, son patrimoine commun. Etablie sur les bases les plus larges, offrant le plus d'avantages matériels et professionnels possibles, elle sera ouverte à

tous et même à toutes, à la fois gratuite et payante, suivant les facultés de chacun et les contributions de tous, séjour paisible et de cure, notre maison restera avant tout une maison de retraite temporaire et définitive, riante et familiale, où nous nous attacherons à rendre l'existence aussi heureuse et aussi confortable que dans la meilleure des pensions de famille ; enfin, où l'on entrera et sortira quand et comme on voudra. Bien-être, délassement et sécurité dans la compagnie de ses pairs, n'est-ce pas le désir du praticien vieillissant, du vieillard de la vie laborieuse qui ne peut plus assurer l'existence ?

Cependant, en écoutant le docteur Courtault, j'éprouvai une inquiétude et je hasardai :

— Oui, mais les pauvres médecins honnêtes accepteraient-ils cette espèce de charité que leur fera la Maison en les accueillant ?

— Leur dignité est sauvegardée par un article des statuts. La Maison sera payante, — environ douze cents francs par an ; le médecin, s'il le peut, fera lui-même les frais de sa pension et, s'il ne le peut pas, des tiers, nos associations ou la Maison elle-même en auront la charge ; mais le conseil de famille, auquel incombera la direction, connaîtra seul les conditions d'admission des pensionnaires. Ce ne sera donc pas un asile.

— Et vous avez déjà choisi un endroit pour y bâtir la Maison du Médecin ?

— Nous attendons d'abord notre première assemblée générale qui aura lieu le 21 mars, à la Faculté de médecine. Ensuite nous nous « établirons » probablement sur les confins de la forêt de Saint-Germain.

Alors je me levai, perplexe, un peu ennuyé de devoir remplacer ma petite image du vieux médecin par une autre moins jolie — mais plus récente.

Louis Chevreuse.

## Veu de la Chambre de Commerce

La question de la monnaie divisionnaire est toujours à l'ordre du jour. On se plaint du poids et du volume de nos pièces de billon et on voudrait une monnaie plus légère comme en ont les autres nations.

Il était simple de faire comme elles, c'est-à-dire d'adopter le nickel, métal dur, inoxydable, et qui a fait ses preuves. C'est ce qu'on avait décidé en principe en 1907. M. Caillaux, ministre des finances, a cru mieux trouver, et il a déposé le 28 novembre 1908 un projet de loi proposant le remplacement du bronze par l'aluminium.

La Chambre de commerce de Paris, que la question intéresse, on le comprend, a chargé sa commission des douanes et questions économiques de l'étudier. Dans un rapport d'une admirable clarté, en même temps que d'une argumentation profonde, M. de Ribes-Christofle a conclu contre le projet Caillaux.

L'aluminium, dit M. de Ribes-Christofle, est un métal d'une excessive friabilité, qu'on ne pourrait employer qu'avec un alliage, sous peine de voir notre monnaie s'user rapidement. De plus, il est d'une extrême sensibilité à l'humidité et à l'eau salée. Comment songer, dans notre pays entouré en partie par la mer, à une monnaie aussi facilement attaquable à l'air salin ?

On met en avant la légèreté de l'aluminium. Cette qualité prétendue exclut la possibilité de faire des pièces d'un diamètre réduit. On a donc décidé de leur conserver le diamètre des pièces de bronze actuelles, avec une épaisseur d'un tiers en plus ! Au lieu de rendre la monnaie plus transportable, on la rendrait plus encombrante.

Quant à la question économique, le projet de 1907, remplaçant le bronze par le nickel, on s'en effrayait parce qu'il occasionnait, à cause des frais de refonte, une perte de 5 millions et demi pour le Trésor... M. de Ribes-Christofle établit, chiffres en main, que la perte à subir, si on adoptait l'aluminium, atteindrait 50 millions.

M. de Ribes-Christofle propose un moyen terme : évacuer une partie de notre actuelle monnaie de bronze sur les colonies, qui en manquent absolument et où elle rendra de grands services ; et, pour la métropole, adopter la monnaie de nickel — avec trois types suffisamment distincts de la monnaie d'argent, pour prévenir toute confusion. En agissant ainsi, au lieu de la perte redoutée, on aura un bénéfice d'un demi-million.

La Chambre de commerce a adopté les conclusions de M. de Ribes-Christofle et a émis un avis défavorable au projet Caillaux et le veut que le Parlement adopte au plus vite le projet de 1907.

C. D.

## LA PRESSE DE CE MATIN

### LA POLITIQUE

#### Le Gaulois :

##### L'impôt sur le revenu :

Hier M. Caillaux exaltait les mérites de l'impôt sur le revenu, et la majorité rassurée par les sophismes et les parades des ministériels, qui justifient aux yeux des naïfs sa double, ou triple fonction de son discours.

Pour ma part, j'y souscris volontiers. Il est bon que les théories de M. Caillaux soient placardées et qu'on les conserve précieusement dans toutes les communes de France.

Lorsque l'application de l'impôt sur le revenu aura démontré les fallacieuses promesses de M. Caillaux, il sera intéressant d'opposer la vérité à l'erreur, la pratique à la théorie.

Le projet de loi, de notre côté, a donc la prochaine réalisation de la conception Caillaux. Beaucoup de ceux qui la voteront ne se dissimulent pas les périls qu'elle comporte, et certains d'entre eux ont même la franchise de déclarer qu'ils comptent sur le Sénat pour en corriger les imperfections.

L'Autorité, sous la signature de M. Paul de Cassagnac :

##### Les élections de dimanche :

L'éché de Renaudat à Toulon ne diminue pas le succès des socialistes.

Pour la première fois que ceux-ci se posent en adversaires du ministère, la tactique ne leur réussit pas mal.

Aux élections générales, s'ils continuant ce jeu, ils plongeront Clemenceau dans un profond embarras, le plaçant, partout où le radical sera en minorité, dans l'alternative de faire passer le conservateur ou le socialiste.

### ECHOS & NOUVELLES

#### Le Petit Journal :

Hier, vers une heure et demie de l'après-midi, la famille Lecomte, domiciliée rue Rose-Harel, à Lissieu, était attablée, en train de déjeuner, quand entra leur chien, un caniche noir, portant à sa queue le bras d'un enfant nouveau-né.

On juge de l'émotion de ces personnes, dont la surprise redoubla quand le chien ayant léché le bras se mit à tirer la robe de sa jeune maîtresse, âgée de quinze ans, jusqu'à ce que ses parents se décidassent à accompagner l'animal. Intrigués, ils suivirent donc le chien, qui les conduisit dans un terrain vague, à proximité d'une usine et derrière un bâtiment à usage d'écurie et de remise, près de la rivière.

Il y avait le cadavre d'un nouveau-né que le chien avait déterré et dont il avait apporté le bras : le trou avait quinze centimètres de profondeur.

La gendarmerie, prévenue, vient de faire les premières constatations et transporter à l'hospice le petit cadavre.

### LE MONDE RELIGIEUX

## L'Assurance des Églises

### UNE DÉCISION DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

Mgr Amette, archevêque de Paris, vient de prendre, en invitant les curés du diocèse à assurer contre l'incendie les édifices consacrés au culte, une décision qui peut avoir les plus heureuses conséquences au point de vue de la situation du clergé dans les églises. Assurément les curés n'auront point, par l'effet immédiat de ces assurances, le fameux « titre juridique » dans lequel il est entendu qu'ils ne peuvent être que des « occupants ». Mais enfin le fait de payer pour occuper implique bien tout de même un certain droit d'occupation. Et d'autre part, le projet d'assurance que j'ai sous les yeux ouvre la porte à des négociations ultérieures dont on ne peut dire qu'elles n'aboutiront pas à consolider ou si l'on veut à établir en quelque manière la paix religieuse.

Mgr Amette ne s'est d'ailleurs pas mépris sur l'importance de l'initiative à laquelle il s'est résolu, car il la préparait de longue date. Il y a un peu plus d'un an que la question dont il s'agit est à l'étude. Voici le texte de la note-circulaire inédite que l'archevêché a envoyée d'une part aux curés, d'autre part aux conseils paroissiaux qui ont remplacé, comme on le sait, pour l'administration temporelle du culte, les anciens conseils de fabrique, supprimés par la loi du 9 décembre 1905. Le « propriétaire légal » dont il y est fait mention, c'est, selon les cas, l'Etat ou la commune, à peu près toutes les églises qui existaient au moment de la séparation étant aujourd'hui légalement propriété de la commune sur le territoire de laquelle elles sont situées, ou de l'Etat.

### ARCHEVÊCHE DE PARIS

Administration temporelle du culte

### Assurances des églises et de leur mobilier contre l'incendie

L'opinion à peu près unanime aujourd'hui est que la responsabilité civile de MM. les curés, qui possèdent des biens, s'ils occupent, survenant un incendie, soit de leur fait, soit du fait d'une des personnes soumises à leur autorité.

Dans ce cas, MM. les curés seraient tenus de rembourser au propriétaire légal le montant des dégâts que l'incendie aurait causés à l'église ou au mobilier qui elle renferme. Ils ont donc tout intérêt à garantir leur responsabilité en contractant pour cela une assurance, qui mettra à la charge d'une Compagnie les sommes dont ils seraient redevables.

Cette assurance portera d'abord sur le mobilier de l'église estimé à sa valeur approximative. Il n'y aurait d'exception que pour les rares églises qui possèdent des bronzes.

Elle devra porter sur l'édifice lui-même, chaque fois que les Compagnies consentiront des primes peu onéreuses. Il est des sociétés, par exemple, qui acceptent d'assurer les églises de Paris moyennant une prime de 0,08 0/0, c'est-à-dire de 80 francs par un million, et celles de la banlieue à raison de 0,12 0/0, ce qui revient à 120 francs pour un million.

Certaines Compagnies vont plus loin encore et envisagent le cas où l'église viendrait à brûler sans que la responsabilité du curé fût en cause. Dans ce cas elles conviennent de payer le montant des dégâts au propriétaire légal, au vu des mémoires ou factures de réparations ou de remplacement.

C'est à cette condition que l'administration diocésaine s'est arrêtée.

On trouvera ci-dessous le texte qui résume ces diverses conventions et que MM. les curés devront introduire dans leur contrat d'assurance.

Voici maintenant le texte du projet arrêté par l'administration diocésaine :

### Assurances des églises et de leur mobilier

La Compagnie assure, aux conditions générales qui précèdent et à celles particulières qui suivent, à M. le curé de l'église de..., actuellement M. ..., agissant en cette qualité, la somme de... à l'effet de garantir sa responsabilité civile, ainsi que celle des membres du clergé et du personnel employé au culte, en cas d'incendie de cette église ou des objets la garnissant.

Cette somme est ainsi divisée :

(A) Fr. ... sur les bâtiments.  
(B) Fr. ... sur les objets mobiliers.

(Dans cette dernière somme sont comprises : les orgues pour Fr. ..., les vases et autres objets rares ou précieux pour Fr. ...)

Dans le cas où les responsabilités ci-dessus ne seraient pas en cause, — si les objets désignés au présent contrat ne sont pas garantis par leur propriétaire légal ou le sont insuffisamment, et si ce dernier s'engage, avant toute expertise, à employer ou à laisser employer par le propriétaire légal le montant de l'indemnité à reconstruire ou à réparer les bâtiments, à remplacer ou à réparer les objets mobiliers, en leur conservant la même affectation, la dite indemnité ne devrait être payée que contre la production des mémoires ou des factures de remplacement — la Compagnie consent à ce que cette assurance de responsabilité se transforme en une assurance pour le compte renouveau de l'appareil, soumise aux conditions générales d'assurance de la Compagnie.

Dans le cas où il existerait un autre contrat souscrit par le propriétaire légal avec quelque assureur que ce soit, la présente police ne pourrait jamais être considérée comme une co-assurance, mais seulement, et sous les réserves spécifiées ci-dessus, comme une assurance complémentaire si cette garantie était insuffisante.

L'assuré et la Compagnie se réservent la faculté réciproque de résilier annuellement la présente police, en se prévenant par lettre recommandée un mois avant l'échéance de la prime.

N.B. — Il importe de maintenir la clause de résiliation annuelle prévue dans ce texte pour que MM. les curés ne soient pas tenus de payer les primes, au cas, par exemple, où l'église viendrait à être désaffectée.

Le présent contrat devra remplacer les anciens contrats passés par les fabriques à l'usage de l'archevêché.

Ce contrat ne tendrait-il qu'à mettre à l'abri la responsabilité civile des curés, que ceux-ci devraient s'appliquer de l'initiative que vient de prendre l'archevêque de Paris. Mais il tend à autre chose encore, puisqu'il prévoit le cas où la responsabilité civile des curés ne se trouverait pas engagée. En ce cas, et à supposer, bien entendu, qu'il s'agisse d'une église que le propriétaire légal n'aurait pas de son côté assurée, le contrat veut que l'assurance dont les primes seraient payées par le curé bénéficie quand même à l'Etat ou à la commune intéressée, à la condition toutefois que l'ayant-droit emploie le montant de l'indemnité à la reconstruction ou à la réparation de l'édifice. « en lui conservant la même affectation. »

Je répète que cela est d'importance.

en soi, et parce que c'est de nature à fournir, occasion d'at, un terrain d'entente entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux sur une question très grave que la loi, somme toute, n'a pas résolue, et qui ne se peut résoudre que par l'accord des bonnes volontés.</



## UN LIVRE BIENFAISANT

Comme tout Parisien qui se respecte, j'ai payé mon tribut à la grippe. Or, que faire en un lit à moins que l'on n'y lise ? Dans mon stock j'ai eu le grand plaisir de trouver un ouvrage récent de M. Paul Adam : *la Morale de l'éducation*, où le grand écrivain traite les graves problèmes économiques de l'heure présente avec la puissance de compréhension et la richesse d'idées qui caractérisent son tempérament. Cette lecture me fut une joie.

C'est vraiment un signe des temps que l'intérêt porté par quelques rares écrivains (vous, semblait-il, aux œuvres de pure imagination) à ces questions économiques d'intérêt national.

Il y a beaucoup d'indications précieuses à puiser dans les théories et les imaginations de l'écrivain sociologue ; pour ma part, j'en ai recueilli entre autres une qui me paraît des plus fécondes et facilement réalisable.

M. Paul Adam voudrait que les élèves de nos écoles supérieures de commerce fussent admis pendant leur dernière année d'études sur les paquebots des Messageries maritimes et des grandes lignes postales, de façon qu'ils puissent, pendant les escales, visiter les grands ports d'exportation, étudier la manutention des transports maritimes et s'initier sur place aux conditions de la vie et aux besoins des populations.

La tentative a déjà été réalisée pour les élèves de la section de navigation commerciale qui est adjointe à notre école des Hautes études, et elle a donné les plus heureux résultats. Un navire-école fit, avec eux, une croisière à travers les mers, et nos jeunes gens apprirent là, en quelques mois, par l'expérience quotidienne des réalités qu'ils vont vivre, plus qu'en de longues années d'études théoriques et livresques.

Il est évident que nos futurs négociants, nos futurs voyageurs et agents de commerce, nos futurs fabricants d'articles d'exportation, non seulement seraient plus instruits, au bout de trois ou quatre traversées, de la pratique de leur profession que ceux qui ne l'auront entrevue qu'à travers l'enseignement de l'école, mais encore y gagneraient une connaissance approfondie des nécessités de leur négoce, de la possibilité de débouchés nouveaux, des conditions propres aux divers marchés extérieurs, qui précisément font le plus défaut à nos commerçants actuels.

Tous les esprits éclairés, tous les hommes d'expérience sont d'accord sur ce point : notre infériorité ne tient qu'à notre ignorance des besoins du client ; elle a pour cause l'inertie du producteur ou du vendeur qui ne se déplace pas en personne ou ne se fait pas représenter par des nationaux, mais recourt aux services aléatoires et souvent infidèles d'intermédiaires étrangers.

Et bien ! si nous expédions nos jeunes gens sur place, ils y prendront le goût du voyage, du déplacement ; ils auront vu, au moins une fois, ces clients futurs, ces entrepôts où ils enverront leurs articles, ces intermédiaires auxquels ils auront recours. D'aucuns, séduits par l'aventure ou des espérances fructueuses, s'installeraient à demeure ; d'autres reviendraient à la première occasion ; il n'y a que la première traversée qui coûte...

Et celle-ci ne coûtera rien ! L'Etat renouvelle en ce moment son contrat avec les Messageries maritimes. Rien de plus aisé que d'introduire une clause obligeant la Compagnie à prendre chaque année à sa charge les frais de transport d'un certain nombre d'élèves des Ecoles commerciales de l'Etat, embarqués à titre de volontaires, et dont la présence et les services pourraient, au besoin, être utilisés pendant la traversée pour des travaux d'écriture ou de vérification (aux entrepôts de douane, par exemple).

Il conviendrait, dans le même ordre d'idées, d'imposer à chacun de nos conseillers du commerce extérieur, non seulement comme à l'heure actuelle le placement d'un jeune Français à l'étranger, mais aussi (et c'est vraiment leur demander très peu) de payer les frais d'entretien d'une bourse de voyage pour un élève sorti de nos Ecoles commerciales. Ces jeunes gens pourraient être attachés, pendant leur séjour, à la personne de nos consuls ou de nos attachés commerciaux, ce qui permettrait de réduire les frais et de les instruire plus vite, étant au centre des affaires.

Il y a là toute une organisation pratique et économique à créer, qui ne demande qu'un décret du ministre compétent avec l'approbation et le concours des Chambres de commerce. M. Cripps s'honorera grandement en prenant une initiative de ce genre dont on peut prévoir les bienfaisants résultats.

M. Paul Adam, dont j'ai développé l'idée initiatrice, réclame au nom de la grandeur nationale la formation d'une élite commerciale capable, comme notre élite artistique ou intellectuelle, de maintenir notre prestige et nos intérêts au dehors et de nous assurer ainsi l'influence et la situation économique à laquelle nous avons droit dans la concurrence mondiale. Noble thèse à laquelle s'associe de tout cœur le chroniqueur économique du *Figaro*. C'est la raison d'être de cette tribune.

Dans un prochain article, je mettrai en lumière le mal que font aux affaires françaises certains de nos compatriotes plus ou moins inconscients.

En attendant, merci aux écrivains, aux auteurs, aux journalistes qui délaissent enfin les sujets passionnels ou politiques.

Je l'ai dit cent fois : on ne vit pas de politique, on vit d'affaires.

Pour terminer, une citation : « Il n'y a pas à dire : en notre époque, toute gloire et toute vie des nations se préparent dans la boutique du banquier. Une autre conception de la grandeur publique est une erreur puérile. »

Cette fois, ce n'est pas moi qui le dis. C'est Paul Adam !...

Luciphar.

## LA JOURNÉE

Le Parlement : Au Sénat, interpellation Rambourg sur la délimitation de la Champagne viticole. — A la Chambre, suite de l'impôt sur le revenu.

Assemblée générale : La Société nationale d'encouragement à l'agriculture, sous la pré-

sidence de M. Gomot, sénateur (hôtel Continental).

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. Paquier : « Molinos », étude doctrinale (5 h. 1/4).

École des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne : M. Duclos de la Haille : « La Justice de paix » (4 h. 1/4). — M. Eugène Fournière : « Association, facteur de moralité » (5 h. 1/2). — M. Timmory : « Questions de critique dramatique » (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente : M. le docteur Marie : « Les Délites prophétiques » (4 h. 1/2). — M. Durieu : « Le Maître châtien » (5 h. 1/2).

Musée d'histoire naturelle : M. Maquenne : « Physique végétale » (14 heures).

M. Arnaud : « Hydrates de carbone, sucres et glucosides » (4 heures).

M. Ernest Denis : « Les Serbes d'Autriche-Hongrie » (184, boulevard Saint-Germain, 8 h. 3/4). — M. Juillard : « Le Logement et la santé » (Musée social, 5, rue Las-Cases, 5 heures). — M. Pierre Lasserre : « La Doctrine officielle de l'Université » (83, rue Saint-André-des-Arts, 5 h. 1/4). — M. Lepinay : « Les Erreurs dans l'observation psychologique des animaux » (49, rue Saint-André-des-Arts, 5 h. 1/2). — M. Marcel Dubois : « Nos relations avec les Américains, l'Amérique » (30, boulevard des Capucines, 5 heures). — M. Casimir Alphen-Salvador : « La Culture physique et les Sports » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Diner : La Ligue nationale aérienne, sous la présidence de M. Paul Doumer (hôtel Continental, 7 h. 3/4).

## Informations

Le nouveau ministère. — Comme nous l'avions annoncé, le ministre du travail a pris possession ce matin de l'hôtel autrefois affecté par l'Etat à l'archevêché. Il y a reçu les diverses délégations d'ouvriers et de commerçants.

M. René Viviani ne prendra possession que de la partie de l'hôtel réservée aux bureaux. Il n'occupera pas l'habitation privée et continuera à résider à son domicile personnel.

Le buste d'Antonin Mercier. — Le maître statuaire a bien voulu témoigner tout l'intérêt qu'il porte au beau talent de Mlle Amélie Colombar, en choisissant pour faire son buste l'auteur d'œuvres tant admirées.

Le nettoiement de Paris. — Le nettoiement de Paris, ou plutôt la réorganisation des services du nettoiement, préoccupe le Conseil municipal. M. Lemarchand vient de déposer un projet qui sera discuté au cours de la prochaine session.

L'auteur de ce projet critique les méthodes employées et montre que la malpropreté des rues de Paris est due, en grande partie, à l'insuffisance du matériel et du personnel. Il ne s'oppose pas à la mise en adjudication d'une partie du service du nettoiement, mesure que réclame M. Paul Escudier, mais préconise surtout la centralisation du service sous les ordres d'un chef unique. Ce dernier devra organiser un service de nuit qui commencera à une heure au lieu de quatre heures du matin. Ce service prendra fin à huit heures du matin (au lieu de onze heures), pour céder la place au service de jour qui commencera à neuf heures et s'achèvera à neuf heures du soir, avec deux heures de repos dans l'après-midi.

On nous promet aussi la construction de 80 nouvelles machines balayeuses qui permettront de nettoyer toutes les chaussées par ce procédé, et la mise à l'étude d'un système pratique de *balayages balayages automobiles* auxquelles pourraient s'adapter, le cas échéant, un matériel spécial pour les périodes de neige.

La Confédération de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. — Le conseil général de la Confédération de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, composé des présidents des syndicats adhérents, s'est réuni hier. Après avoir examiné les questions qui étaient à son ordre du jour, l'assemblée a écouté avec le plus vif intérêt une remarquable conférence sur l'impôt sur le revenu faite par M. Aimond, sénateur de Seine-et-Oise, dont on se rappelle la si courageuse intervention lors de la discussion générale du projet Caillaux à la Chambre.

M. Aimond, qui appartient au parti radical et qui n'est pas suspect, a déclaré en substance que l'impôt tel qu'il se présente dans le projet de la Chambre, est un levier pour l'agriculture, et pour le commerce un lourd aggraveur de charges, avec l'introduction d'un système de contrôle et d'inquisition qui forment abouti à l'obligation pour le contribuable de livrer le secret de ses affaires.

L'orateur a cité des chiffres d'où il ressort que les dégrèvements seront minimes et qu'ils ne pourront être obtenus, si faibles qu'ils soient, que par des formalités auxquelles les contribuables français auront beaucoup de peine à se plier.

Certes, dit M. Aimond, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que tout est pour le mieux dans notre système fiscal ; nous sommes, au contraire, des partisans résolus d'une réforme profonde, mais il faut procéder à cette réforme par étapes et sans modifier le caractère de la fiscalité française, qui a toujours été d'arriver les contribuables contre les prétentions éventuelles du fisc par tout un système de garantie et de contrôle dont on voudrait nous priver aujourd'hui.

Nous avons un projet qui permettra de réaliser beaucoup plus sûrement que par le projet Caillaux le dégrèvement des petites propriétés rurales, et qui à l'avantage de ne pas reprendre sous forme de bénéfices agricoles ce qu'il paraît accorder sous forme de dégrèvement.

L'assemblée a vivement applaudi l'exposé de M. Aimond et a émis un vœu invitant le Sénat à repousser les dispositions votées par la Chambre.

Une grande renommée. — De tous côtés on entend dire : « Madame, le chapeau Amyot embelli. » C'est une vérité que l'on peut constater 25, rue Royale.

## Gazette des Tribunaux

CONSEIL DE GUERRE D'ORAN : Les légionnaires déserteurs d'Ain-el-Hadjjar.

(De notre correspondant particulier)

Oran, 8 mars

Aujourd'hui a commencé devant le conseil de guerre d'Oran, présidé par le colonel Passard, l'affaire des vingt-cinq légionnaires de la compagnie du 2<sup>e</sup> étranger, en garnison à Ain-el-Hadjjar, qui, le 14 décembre dernier, désertèrent en troupe.

Le conseil a été tenu sous la conduite de leur camarade Pal, après avoir arrêté un train d'idées qui forceront le mécanicien à revenir en arrière pour les transporter au point de la ligne le plus voisin de la frontière marocaine.

C'est Pal qui est le principal accusé. Les vingt-cinq légionnaires allemands qui le suivent ont été unanimes à déclarer à l'instruction que, nouveaux venus dans légion, et ne comprenant pas toute la portée de leur acte, ils avaient cédé à Pal, qui les a entraînés.

Quant à ce dernier, parmi les nombreux chefs d'accusation relevés contre lui, tels que rébellion à main armée en troupe de plus de vingt et une personnes, port d'uniforme, etc., figure celui de désertion.

Il a été reconnu, en effet, que Pal

s'engagea, il y a quelques années, au 1<sup>er</sup> étranger, sous le nom de Kadur. Il déserta, puis contracta un second engagement au 2<sup>e</sup> étranger, sous le nom de Pal.

C'est sous le nom de Kadur qu'il comparait.

L'acte d'accusation fait connaître que le 14 décembre dernier 52 hommes de la 25<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> étranger, c'étaient aux conseils de Pal, quittèrent la garnison d'Ain-el-Hadjjar, après avoir jeté par dessus le mur les fusils qu'ils allèrent reprendre ensuite. Puis ils partirent dans la direction de Bourached.

Au cours d'une réunion préalable au cimetière d'Ain-el-Hadjjar, Pal expliqua son plan à ses camarades. Il fallait agir de suite, prendre le train de Colomb-Béchar et, en le faisant rétrograder, gagner un point d'où on se dirigerait vers la frontière marocaine, où un commissaire allemand les ferait conduire sur Tanger.

Comme quelques légionnaires demandaient des explications, Pal répondit : « Je suis chargé d'une mission officielle. Vous êtes Allemands, vous devez m'obéir. »

Afin de se procurer un lanterner rouge devant servir à arrêter le train, Pal se présenta à un poseur de voie, lui déclarant qu'il était à la recherche de déserteurs.

Le poseur hésita, mais les menaces eurent raison.

Pal était considéré comme un instructeur excellent, mais vantard et fanfaron, il répétait toujours qu'il était un ancien officier allemand et il avait un réel ascendant sur ses compatriotes.

Le rapport conclut que l'affaire fut menée par lui seul et qu'il trompa ses complices.

L'interrogatoire commence.

Kadur-Pal reconnaît la désertion qu'il lui est reprochée.

Il déclare qu'étant au 1<sup>er</sup> étranger pendant l'affaire Dreyfus, il fit part à son capitaine qu'ayant été ordonnance d'un colonel allemand attaché à l'ambassade d'Italie, il avait des révélations importantes à faire.

Un adjudant le conduisit à Paris où il fut placé en subsistance au 104<sup>e</sup> d'infanterie. Il déserta alors, passa en Italie et en Allemagne, et quelques années après contracta un nouvel engagement au 2<sup>e</sup> étranger.

L'inculpé reconnaît ensuite tous les faits qui lui sont reprochés. Tout a été organisé par lui, et ses camarades n'ont fait que lui obéir.

D. — Avez-vous été réellement officier allemand ?

R. — J'ai appartenu seulement à une école de sous-officiers.

Quant aux mobiles de son acte, Pal reconnaît qu'il n'a aucune plainte à formuler touchant le traitement et la nourriture de la légion, dit qu'il a seulement voulu faire une manifestation. Il avait d'ailleurs recommandé à sa troupe une attitude militaire. « Vous pouvez user de menaces, avait-il dit à ses hommes, mais pas de violences. »

Les autres inculpés répètent que Pal les entraîna. Bien qu'ils paraissent peu soucieux des accusations qui pèsent sur eux, leur attitude est correcte.

Ils déclarent tous qu'ils n'avaient aucun motif de désertion, n'ayant pas à se plaindre de la légion où ils étaient bien traités.

Quand à Pal, que le président, avant de clore les interrogatoires, adjure une fois encore de dire la vérité sur les mobiles qui l'ont fait agir, il répète qu'il a dit à ses compatriotes qu'il avait mission de faire désertier tous les Allemands de la légion.

Tous les inculpés reconnaissent les faits qui leur sont reprochés et ne les discutent pas. Aussi les interrogatoires sont terminés à trois heures et l'audition des témoins commence.

Le capitaine Giudicelli, commandant la 25<sup>e</sup> compagnie à laquelle appartenait Kadur-Pal, jusqu'en octobre 1908, fut un instructeur exemplaire ; à cette époque, obéissant on ne sait à quelle pensée, Pal lui communiqua une lettre datée de Götting, signée du docteur Samassa, engageant Pal à s'employer très activement à la désertion des Allemands, soldats à la légion. La lettre fut transmise au général commandant du corps d'armée qui ordonna de surveiller étroitement le légionnaire Pal.

Le capitaine ajoute que le dimanche, jour de la désertion, il ne remarqua au quartier rien d'anormal.

Le chef de train et le mécanicien du train arrêté disent qu'ils voulurent résister, mais que, après avoir constaté qu'ils étaient entourés de soldats baïonnettes au canon, ils cédèrent. Ils ne furent ni molestés ni frappés.

C'est le tour de parole du commissaire du gouvernement le commandant de Véhia. Dans un réquisitoire très bref où il abandonne à l'appréciation du Conseil les peines à appliquer aux comparses, le commandant se montre particulièrement sévère pour Pal.

Il lui fait honte d'avoir abandonné les hommes qu'il avait entraînés et réclame contre lui le verdict le plus sévère, l'application de la loi dans toute sa rigueur.

A la demande de la défense, l'audience est, après le réquisitoire, renvoyée à demain une heure et demie.

Pastorino.

## LE PAISIBLE ARCHITECTE

Ayant lu dans les journaux que le ministre de la marine — je parle de l'immuable — se lèzardait chaque jour davantage, que les fissures s'élargissaient, que les « témoins » se fendaient, et qu'enfin le chef-d'œuvre, comme on dit, de Gabriel était menacé, sinon d'une mort prochaine, du moins d'une maladie grave, je courus chez l'architecte du ministère, qui est M. Walwein. Et je pensais le trouver effaré. Je frappai à la porte de son atelier. Une voix assurée m'invita à entrer, et j'eus devant moi l'homme le plus tranquille du monde.

Il se tenait assis devant sa grande table. I détourna son regard d'un épais volume qu'il lisait au moment où j'étais entré. Il en était tourné son regard, qu'il fixa sur moi, et qu'il était limpide et clair. Son visage ne gardait la trace d'aucune angoisse. Et pourtant quelle angoisse ne devrait bouleverser l'âme et le visage de l'architecte du ministère de la marine, au moment où le ministère de la marine se fendra ?

Je lui dis, d'une voix émue :

— Monsieur, les journaux annoncent que l'hôtel de la marine est très menacé. Les « témoins » ont accusé un tassement continu.

— Les journaux l'annoncent ? répondit M. Walwein. Et je crois bien qu'il souriait. Ah ! les journaux l'annoncent ! Eh bien, les journaux se trompent. Je me suis rendu, voici quinze jours, en compagnie d'un expert désigné par la Compagnie du Nord-Sud, au ministère, et j'ai constaté qu'aucun tassement ne s'était produit depuis le mois de septembre dernier.

Il ajouta :

— Les fondations sont extrêmement solides. Rassurez-vous. Le ministère de la marine durera fort longtemps encore. Les grands travaux qui ont été effectués sous la place de la Concorde ont modifié le régime des eaux souterraines. Certains tassements se sont produits, qui n'étaient pas graves et ne pouvaient causer aucune inquiétude. Ils ont cessé. Aucun danger ne nous menace.

Mais, dis-je, lorsque les trains commencent à circuler sous le tunnel, ne craignez-vous pas que les trépidations causées par leur passage continu ne parviennent à ébranler vos fondations extrêmement solides ?

M. Walwein répondit qu'il ne le craignait pas du tout.

— Il suffit, dit-il, que les rails soient posés sur une couche d'asphalte. L'asphalte absorbera les vibrations.

Sur quoi, souriant de ma naïveté, il me reconduisit doucement, tranquillement et courtoisement jusqu'à la porte.

Louis Latzarus.

## Propos sur la Mode

Comme sœur Anne, je ne vois toujours rien venir ! J'ai passé l'après-midi de dimanche à Auteuil dans l'espoir de récolter quelque nouveauté, si mince soit-elle, et je n'ai trouvé que cols remontés, visages enfouis dans les fourrures, lourds et longs manteaux couvrant toute la robe.

Quelques tailleurs cependant, mais en grosse cheviote d'apparence hivernale, prêts à affronter toutes les intempéries dont voudra encore bien nous gratifier cet interminable hiver.

C'est à cette température d'une autre époque et d'un autre climat que nous devons un retard franchement inexplicable dans l'éclosion des modes nouvelles. En effet, comment parler de printemps, de soleil, lorsque la neige couvre nos toits ? Comment s'intéresser aux étoffes légères et transparentes ? Nous ne quittons nos fourrures que pour le coin de feu, alors qu'au dehors la bise souffle aigre et coupante.

Aussi, c'est le règne des grosses cheviotes, les formes sont assez nouvelles, très droites, extrêmement simples, et

tailleur de grosse cheviote orné de tresses et boutons, col de satin.

sans autres garnitures que des boutons et de la passementerie ; les dos sont plats, et les jaquettes se font très longues.

Les teintes en faveur sont Parme, cyprès, moutarde. Mais que les robes soient nouvelles ou datent du début de l'hiver, tous les chapeaux sont nouveaux, frais, pimpants et charmants, et c'est la note gaie et réconfortante de ces jours sombres d'attente et d'impatience.

Les fleurs dominent, bien que les modes énormes de rubans ou de velours aient aussi de ferventes adeptes. Les formes varient à l'infini et toutes sont exquises sur les jolies têtes qu'elles coiffent. Est-ce le charme, l'attrait que ces gracieuses fragilités exercent entre elles ?

J'en ai aperçu de délicieuses chez Georges Petit, où la foule élégante se presse à l'exposition des œuvres de Mlle Mathilde Sée, dont les aquarelles tout à fait remarquables obtiennent tous les suffrages. On s'y donne rendez-vous par amour pour l'art, par sympathie pour l'artiste et aussi, avouons-le, pour avoir une belle et select occasion d'arborer les créations nouvelles de nos modestes, si en avance sur nos couturières.

Les fleurs régnent en souveraines jusque sur nos corsages. Rien de plus charmant sur la simplicité d'une robe tailleur qu'une de ces merveilleuses touffes de violettes ou d'œillets imitant à s'y méprendre les fleurs naturelles. Les boutons de Mme de Douville, rue Royale, ont l'avantage précieux de donner l'illusion parfaite des fleurs naturelles avec cette différence appréciable de durer infiniment plus longtemps.

Faites un tour dans ses salons fleuris et embellis, vous serez ravies, et vous confézerez que par la magique baguette de cette fée, la Côte d'Azur est transportée rue Royale.

J'ai remarqué que l'extrême simplicité de la robe rehaussée par le seul éclat du chapeau donne, et cela se conçoit, un regain de faveur à la chaussure américaine courtoise, si pratique pour la marche, le footing chez à nos Parisiennes et que quelques intrépides ont déjà repris aux heures matinales du Bois.

Ghenya.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme J. R., à Toulouse. — Faire disparaître les points noirs qui déparent le plus joli visage est excessivement facile, grâce à l'emploi de l'Anti-Bolbos. C'est souverain. Vous trouverez, ne produisant à la Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

L. de L., à Reims. — Vous pouvez avoir les bras nus et vous décolorer sans crainte en vous servant du Véritable Lait de Ninon.

Il est incomparable pour blanchir la peau et lui donner l'éclat de la jeunesse. Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. C'est un merveilleux secret de beauté.

## LE MONUMENT DE FRANÇOIS COPPÉE

Le comité du monument François Coppée a reçu les souscriptions suivantes :

Société des Parisiens de Paris, 200 fr. ; Eug. Segrais, 10 fr. ; Alphonse Lemerre, 300 francs ; Léon Helm, 5 fr. ; Paul Boisson, 40 fr. ; Mme Alphonse Daudet, 400 fr. ; Lucien Daudet, 50 fr. ; Mme Edmée Daudet, 50 fr. ; Paul Darthou, 10 fr. ; J. E. Choussy, 5 fr. ; Lefebvre, 10 fr. ; Ch. Morel d'Arleu, 20 fr. ; Boute, 5 fr. ; Lucienne, 3 fr. ; Mme veuve Carré, 20 fr. ; E. Thiellend, 20 fr. ; Frédéric Plessis, 30 fr. ; Louis Carpentier, 30 fr. ; Rousseau, 50 fr. ; commandant le Terce, 10 fr. ; Mlle la baronne de Molambais, 200 fr. ; veuve Charles Marty-Lavaux, 50 fr. ; Société industrielle de photographie, 20 fr. ; Henri Lavedan, 200 fr. ; la Patrie française, 500 fr. ; Pierre Courtois (conférence, 433, avenue de Clichy), 50 fr. ; docteur Watelet, 50 fr. ; Paul Roussin, 100 fr. ; M. Morel, 100 fr. ; anonyme, 10 fr. ; Altmann, 50 fr.

En souvenir du colonel Juville, 50 fr. ; capitaine H. Choppin, 10 fr. ; docteur Duchastel, 200 fr. ; Edmond Houdbine, 50 fr. ; Mme Emma Perrissin, 25 fr. ; Landry, 20 fr. ; Mme Marie Brader, 400 fr. ; Félix Marcolle, 40 fr. ; colonel de Luigne, 50 fr. ; Jean Lahor, 30 fr. ; Tabbe Motel, 100 fr. ; René Benoist, 5 fr. ; Alfred Droin, 20 fr. ; Paul Collin, 50 fr. ; Mme Antoine C., 5 fr. ; Antoinette et Maurice Courby, 40 fr. ; Jules Truffier, 20 fr. ; Frédéric Masson, 50 fr. ; Mme veuve Rodolphe Julian, 20 fr. ; Porée, avocat, 20 fr. ; Maurice de la Sizeranne, 100 fr. ; Georges Bruhat, 50 fr. ; Henri de Rohschild, 500 fr. ; X. remis à Mme Segond-Weber, après une représentation du *Passant* à l'admirable Silvia, 500 fr. ; René Quinton, 500 fr. ; Léon Diex, 40 fr. ; Pierre Courtois, 25 fr. ; Théodore Botrel, 50 fr. ; Eugène de Ribier, 50 fr. ; Achille Paysant, 5 fr. ; docteur Albert, 10 fr. ; Gustave Zidler, 40 fr. ; Cazant, 5 fr. ; Mme Daly Rynes, 5 fr. ; Mme Madeleine Vallée, 5 fr. ; Mlle M. L. Vignon, 10 fr. ; Edmond Porcher, 5 fr. ; un admirateur, 2 fr. ; Alph. Gaillard, 1 fr. ; Henri Dussigny, 10 fr. ; Mlle M. Corré-Melin, 5 fr. ; Claude Couturier, 400 fr. ; souscriptions reçues par M. H. Chard, docteur en médecine, 500 fr. ; Société des gens de lettres, 200 fr. ; Denys Cochin, 300 fr. — Total : 6.116 fr. 50.

Les souscriptions doivent être adressées à M. Désiré Lemerre, éditeur, trésorier du comité, 23, passage Choiseul, à Paris.

Réparons un oubli : c'est M. Henri Guillaume qui est chargé de la partie architecturale du monument.

L'excellent architecte est, on le sait, le frère de M. Albert Guillaume, notre spirituel et charmant collaborateur.

Le Théâtre d'initiative des auteurs, compositeurs et artistes (133, boulevard Pereire), organise au profit de l'œuvre du monument une représentation extraordinaire et de gala.

## Nouvelles Diverses

MORT DU COUREUR LÉON THÉRY

Nous avons appris hier soir la mort inattendue, à l'âge de trente ans à peine, du célèbre conducteur d'automobiles, Léon Théry. Sa carrière active ne fut qu'une série de triomphes.

On se souvient tout d'abord de la chute terrible qu'il fit dans l'Arberg, lors de la fameuse épreuve Paris - Vienne, en 1902, chute qui ne l'empêcha pas de terminer le parcours. Prenant part à toutes les épreuves, il gagnait, en 1903, la course disputée aux Ardennes, puis, en 1904, courant la Coupe Gordon-Bennet, au Tannus, en Allemagne, il remportait de nouveau la victoire contre son terrible concurrent, le danois.

On se souvient au milieu de cet enthousiasme il entra à Paris, et c'est d'ailleurs à cette occasion qu'il fut reçu au *Figaro*. En 1905, Théry était encore victorieux dans les éliminatoires françaises en Auvergne et la Coupe Gordon-Bennet, disputée sur le même parcours. C'était, au surplus, un excellent camarade qui laissera d'innombrables regrets dans le monde de l'automobile.

LE RÉGNE DE PATAUD

Nous recevons la lettre suivante :

A Monsieur le Directeur du Figaro.

Paris, le 8 mars 1909.

Afin de laisser le public juge des faits qui se sont passés dans l'usine électrique de l'hôtel Continental (et qui, selon nous, sont d'un intérêt général), nous venons vous prier de vouloir bien publier certains points contenus dans la note que vous avez insérée à ce sujet dans votre numéro d'hier.

Le personnel de l'usine électrique — chauffeurs, mécaniciens, électriciens — n'avait jamais présenté, ni directement ni indirectement, aucune revendication, pas plus à l'administration qu'à la direction de l'hôtel. Seul M. Pataud, qui n'avait aucune autorité sur les ouvriers, avait initié les affaires de l'hôtel Continental, avait écrit le 25 février à notre président du conseil pour lui demander un entretien ; cette lettre était restée, naturellement, sans réponse de la part de notre président.

Avec nos remerciements anticipés, veuillez agréer, etc.







(La Barye et Sorol); Visions d'Orient (en couleurs); Nouvelle scène, etc. Matinées jeudi, dimanche et fêtes, à 2 h. 1/2.

— Au « Diable au Corps », la Revue joyeuse.

L'heure tardive à laquelle s'est terminée la soirée de gala des Folies-Bergère nous empêche de dire quel succès sans précédent a obtenu Cris Richards, le célèbre comique anglais, ainsi que les joyeuses scènes du « Vert-Logis », des « Camelots du Roy », le « Chœur des Commanditaires », les « Pierrots américains », les « Teddy Bears », etc. Nous en reparlerons longuement demain.

Il n'est bruit dans tout Paris que de l'originale création réalisée si artistiquement à la Gaieté par la séduisante divette Méaly dans *Vas-y, mon prince!* la fantaisie à grand spectacle de MM. Henry de Gorsse et Georges Nantou.

Et le grand succès personnel qu'elle y remporte chaque soir est encore renforcé par celui de sa gracieuse partenaire, Mlle Jane Alba, qui, dans un rôle travesti, déploie un entrain et un talent au-dessus de tout éloge.

Avec *Allô! Je cause!*, la triomphante monnaie-revue, si bien jouée par Lyse Berty, la Boite à Fursy vient de corser son programme du *Mélophage*, une spirale fantastique de Vincent Hyspa et André Méloph, et c'est un nouveau succès de fortune qu'obtient Méloph, avec Mlle Marie-Louise Roger.

Un tableau de revue mettait récemment en scène les souverains étrangers qui se donnaient rendez-vous à la Gaieté-Rochefort. Les auteurs ne croyaient pas si bien dire. En effet, ce mois-ci, un roi, un véritable roi, se trouvait incognito dans le célèbre concert montmartrois et à plusieurs reprises il donna le signal des applaudissements en écoutant la spirituelle revue de Michel Carré et Maurice de Marsan.

Au moment où va s'ouvrir le Concours hippique, il est intéressant de rappeler que les plus prodigieuses exercices d'équitation que l'on puisse voir sont ceux exécutés chaque jour au cirque de la Gaieté-Rochefort. Magasin Dufavel, par les élèves d'une école de cavalerie italienne, scène merveilleuse accompagnée du Carrousel de Nio et d'autres documentaires, comiques, farces avec musique spécialement adaptée, sol, chœurs. Buffet-glacier. Concert dans le jardin d'hiver.

Dimanche prochain, 11 mars, à deux heures, dans la grande salle des fêtes du Trocadéro, 27<sup>e</sup> concert annuel du choral de la Belle Jardinière, Paul Pastor, directeur; François Castel, président, avec les gracieux concours de Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française; Castel, du Théâtre municipal de la Gaieté; Laurence Deschamps, et de MM. Paul Franz, de l'Opéra; André Bruni, de la Comédie-Française; Albert Bruni, du Théâtre municipal de la Gaieté; Olivier et Chanaud, solistes des Concerts-Colonne; Juan Massia, 1<sup>er</sup> prix de violon du Conservatoire de Bruxelles. Comme attraction, bal dansé par les enfants du corps de ballet du Châtelet. Au piano d'accompagnement, Mlle Marie Castel, M. Darcieux au grand orgue, M. Chanaud. Prix des places: 3, 2, 1 franc et 0 fr. 50. Location sans augmentation au Trocadéro et à la caisse principale de la Belle Jardinière, 4, rue Boucher.

Jeu 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

Jeudi 11 mars, à deux heures, une matinée au bénéfice du compositeur aveugle Drococo sera donnée au Carillon, 30, boulevard Bonne-Nouvelle.

Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française, Anna Thibaud et Francine Lorée-Privas (préférant leur concours à cette fête, les poètes chansonniers y interpréteront leurs œuvres nouvelles.

demandes d'engagements concernant Emil Sauer.

L'Association amicale des anciens-élèves du lycée Condorcet nous communique le beau programme du concert qu'elle donnera demain 10 mars, à l'hôtel Continental, pour sa fête du cinquantenaire.

La camarade Maurice B., dans ses compositions musicales: *a) Xanthos* (Th. Dubois); Mlle André et M. Jean Andoussot; *b) La Tosca* (Puccini); *c) Paillasse* (Leoncavallo); M. Lehner; *d) Roméo et Juliette* (Ch. Gounod); Mlle Drollet et M. Mercier; *e) Les Deux Pigeons* (ballet Messages); Mlle G. Couat et Mlle Bilton; *f) L'Abelie* (violin Schubert); *g) Mazurka* (Zarzewski); Mlle Yvonne Astruc; *h) Les Ailes d'Or*; *i) Air d'Aphrodite* (Bergman); Mlle Leininger-Davies; *j) Chanson de l'adieu* (Foschi); *k) Noël païen* (Massenet); M. Duchesne; *l) L'Opéra-Comique*; *m) Poesie*, Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française; *n) Chantier* (Emile Burand); *o) Le Cor Eclair*; M. Chanaud; *p) L'Opéra*. — La camarade Dominique Bonnard, dans ses œuvres: *a) Ruc*, comédie en un acte de M. Maurice Donnay, interprétée par Mlle Dussol (Hélène), et M. A. Brunot (Achille), de la Comédie-Française.

Alfred Dellia.

## LA VIE ARTISTIQUE

### La Société nouvelle

Pour le coup, voici une exposition d'un goût irréprochable, d'un ensemble harmonique, contenant mainte note neuve d'artistes appréciés. Point d'erreurs et des envois heureux, n'est-ce pas chose rare!

Jamais la « Société nouvelle » (je lui conserve son ancien titre jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé un autre tout de même un peu plus saisissant que celui d'« Exposition de peintres et de sculpteurs », bien que je sois partisan des titres simples), jamais cette société, dis-je, n'avait montré chez Petit plus de cohésion et de raffinement.

Une simple citation des principaux traits suffira pour vous engager à la visiter, et si l'on n'y avait pas quelque trivialité à employer le vieux dicton « A bon vin pas d'enseigne », je me laisserais volontiers aller à cette recommandation familière.

De l'effacement Bernad, trois belles peintures attirent les regards, au fond de la salle dès l'entrée; approchez-vous, et vous verrez que jamais cet artiste ne fit rien de plus franc, ni de plus joyeux. Il trouve toutefois à reprendre le langage de couleur un peu excessif qui fait paraître des têtes du tableau de droite plutôt masquées que de chair réelle. Mais, basta, c'est un si petit défaut que j'ai bien mieux m'adonner au plaisir sans autre analyse.

Jacques Blanche a également une exposition superbe de diversité et de verve. Outre son propre portrait, sévère et savant, le peintre a envoyé quelques très beaux intérieurs, d'une vivacité et d'une nouveauté de couleur des plus engageantes. C'est comme un rajustement chez ce bel artiste.

Gandara sera cité ici plutôt pour ses deux ravissants dessins de femmes couchées, ainsi que pour ce curieux et réussi caprice d'une main tenant une fleur, que pour son portrait de ton un peu recuit. Mais que ces trois autres bibelots sont donc délicats et enviables!

M. Walter Gay brille, à son habitude, comme peintre d'intérieurs. On connaît son goût, son inépuisable rencontre de motifs imprévus. Il n'a jusqu'ici rien donné de mieux.

La robustesse de Cottet, la couleur, cette fois plus gaie, plus vive, de M. Le Sidaner, la finesse de M. René Ménard, l'entrain sérieux de M. Lucien Simon sont également bien représentés, et par des choses bien choisies. Enfin MM. Aman-Jean, Baertsoen, Claus, Dauchez, Morrice, Duhem, Griveau, La Touche, Prinzel, Ullmann complètent excellentement un excellent ensemble.

Divers sculpteurs sont dignes de vous retenir encore longuement après ces peintres: Rodin a envoyé trois très belles choses. Le prince Troubetzkoff figure ici avec quelques petits portraits d'une vérité d'attitudes, d'une grâce impressionnante, plus magistrales encore que de coutume. Desbois a une vitrine d'opulentes statuettes, chefs-d'œuvre gros comme la main, fermés, deux masques de modelé et d'un grand caractère. Enfin de Mlle Jeanne Ponslet une petite figure simple de ligne et d'un très haut style.

### Exposition Sala

Le Figaro a signalé à ses lecteurs l'attrayante exposition des œuvres de M. Jean Sala, qui a lieu à notre salon des abonnés. J'y reviendrai en quelques mots pour louer toute la sincérité unie à la grâce chez cet habile artiste, qui a eu le courage de peindre les Espagnoles jolies, puisqu'il les voit et qu'elles sont telles. Ces gitanes de Grenade, ces danseuses, ces paysages et aussi ces Parisiennes, tout cela donne une impression fraîche et fleurie, qui a son prix par le temps présent, où, encore une fois, c'est adieu à ne pas s'appliquer à surenchérir sur la laideur.

### Expositions diverses

Parmi les autres expositions à visiter, je dois vous recommander, chez G. Petit, les très remarquables intérieurs d'église et dessins de villages de M. Rigaud, un jeune qui voit juste et qui exécute avec force. Certains aspects de Saint-Etienne du Mont sont d'une vraie réussite.

Enfin, au Cercle de la Librairie, l'exposition des « Peintres de montagnes », avec surtout les envois de MM. Hayet, Jeanes, Nozal et Ruch. Votre semaine, vous le voyez, ne sera pas encore trop vide.

Arsène Alexandre.

## A l'Académie des sciences

La séance s'ouvre à trois heures et demie. M. Rabot, secrétaire de la Société de géographie, a amené à l'Institut le docteur Sven Hedin. M. Van Zieghem, secrétaire perpétuel, fait à l'illustre explorateur les honneurs de la séance et l'invite à s'asseoir parmi les membres de la Compagnie. Le général Sébert, remis d'un longue indisposition, fait sa rentrée.

Diverses communications sont faites au milieu d'un indiscrutable brouhaha de conversations, par MM. d'Arsonval, Violle, Bouzy, Bailoud. M. Lemoine présente ensuite un travail de M. Colson, professeur de chimie à l'Ecole polytechnique, et dans lequel ce savant traite

une haute question de mécanique chimique: la prépondérance de la température dans les réactions.

Contrairement aux idées admises jusqu'ici, idées préconçues, d'ailleurs, par d'éminents chimistes, M. Colson nie l'importance des dégagements de chaleur et il attribue à la « température » le rôle prépondérant dans la marche de la réaction chimique. A l'appui de sa thèse, il produit de nombreuses expériences. La plus remarquable est relative à la décomposition des éthers salicyliques par la chaleur vive, qui leur enlève les éléments de l'acide carbonique. On attribuait, jusqu'ici, le déboullement de ces éthers à l'affinité de la chaleur pour l'acide, c'est-à-dire à la chaleur dégagée par l'action de ces deux corps. Or, M. Colson démontre qu'à la même température, en dehors de la présence de la chaleur, le déboullement des éthers salicyliques est réalisable. La température suffit donc pour déterminer la réaction. Il y a plus: M. Colson établit qu'en présence de la chaleur l'acide carbonique se dégage en pleine liberté, malgré l'alcalinité du milieu; ce n'est donc pas non plus la quantité de chaleur dégagée par l'union des deux corps qui provoque la décomposition.

La portée de cette magistrale expérience est considérable: elle jette une lumière nouvelle sur les lois de combinaison chimique, qu'il va, peut-être, falloir étudier à un point de vue différent.

A quatre heures, l'Académie procède à la désignation d'un candidat pour la chaire de physique du Musée d'histoire naturelle. La section de physique, malgré l'énergie intervention d'un de ses membres qui avait fait ressortir la haute valeur des travaux de M. Becquerel, avait proposé celui-ci en seconde ligne, mettant en première ligne M. Weiss.

Mais l'Académie a donné tort à la section, la mettant en échec pour la seconde fois depuis quelques semaines: par 42 voix contre 12, elle a décidé de proposer en première ligne M. Jean Becquerel, et c'est justice. M. Becquerel était déjà proposé en première ligne par le Comité des professeurs du Musée d'histoire naturelle, sa nomination ne saurait faire de doute. Il faut compléter l'Académie de son vote.

Puis l'assemblée se forme en comité secret pour désigner la commission chargée de faire des propositions en vue de l'élection d'un associé étranger en remplacement de lord Kelvin.

Alph. B.

## LES GRANDES VENTES

M. Lair-Dubreuil, assisté des experts Léon Gérard et Dautou, a vendu hier, à la salle 6 de l'Hôtel Drouot, un certain nombre de toiles de P. Picabia. Ces toiles, d'importance très inégale, se sont bien comportées, ce qui ne saurait surprendre, car l'on a vu, et l'on verra bientôt plus clairement encore, que cet artiste d'hier ne se contente pas de peindre, mais qu'il est un grand vase en porcelaine de Chine atteignant 1,700 francs.

Valemont.

## La Vie Sportive

### LES COURSES

#### COURSES D'ENGHIEN

Réouverture un peu froide, dans l'air que flocons, c'est un vieux restant des intempéries passées. Quelques vainqueurs d'hier ne devront pas rester sur ce succès. Antinous, Mirage II et Reporter ne sont pas à abandonner. Mirage II devrait réussir sur les gros obstacles; Antinous a bien sauté, et pour Reporter il a gagné de cette façon à moitié prêt, il faut qu'il soit en progrès. Peut-être plus prêt, après tout, contrairement à ce qu'on en a dit.

Prix du Pontilux (3,000 fr., 2,880 m.). — 1. Ixion IV, à M. Ch. Brossette (Parfremont); 2. Récicor, à M. P. Brunet (Heath); 3. Goutte d'Or, à M. Guérin (Hawkins) (encolure, 6 longueurs).

Non placés: P. Royal, La Rozelle, Torpille II, La Smalch, Frisette III, Karysta.

Pari mutuel à 10 fr.: Gagnant, 14 fr. 50; Placés: Ixion IV, 11 fr.; Récicor, 12 fr. 50; Goutte d'Or, 13 fr. 50.

Prix de la Somme (5,000 fr., 3,500 m.). — 1. Antinous, à M. P. Brunet (Heath); 2. Mlle Boniface, à M. Champion (A. Carter); 3. Sauvage, à M. A. Foacier (Hawkins) (1 longueur, 8 longueurs).

Non placés: Ixion IV, Jangfron.

Pari mutuel à 10 fr.: Gagnant, 26 fr. 50; Placés: Antinous, 13 fr. 50; Mlle Boniface, 13 fr. 50.

Prix de la Canche (3,000 fr., 3,400 m.). — 1. Fille du Duc, à M. Champion (A. Carter); 2. Cendre de Feu, à Mme Ed. Archédaon (Parfremont); 3. Bragat, à M. Saportas (Henderson) (2 longueurs, 3 longueurs).

Non placés: Alpaga.

Pari mutuel à 10 fr.: Gagnant, 28 fr. 50; Placés: Fille du Duc, 16 fr.; Cendre de Feu, 15 fr. 50.

Prix du Boulonnais (4,000 fr., 3,200 m.). — 1. Mirage II, à M. Valentin (J. Robinson); 2. Ambigu II, à M. De Gheest (Ch. Bartholomew); 3. Coq II, à M. Cornu-Lang (Hawkins) (1 longueur 1/2, 5 longueurs).

Non placés: Donna Mobile, Le Citadin.

Pari mutuel à 10 fr.: Gagnant, 25 fr. 50; Placés: Mirage II, 14 fr.; Ambigu II, 27 fr.

Prix de la Picardie (3,000 fr., 3,700 m.). — 1. Roquette, à M. L. de Romanet (Develer); 2. Patachon, à M. A. Veil-Picard (Parfremont); 3. Hyacinthe, au comte Ed. de Fitz-James (Hawkins) (3 longueurs, 6 longueurs).

Non placés: Rainy Hours, Auerstadt, Laripette, Capitaine III, Le Cométiste III.

Pari mutuel à 10 fr.: Gagnant, 170 fr. 50; Placés: Roquette, 43 fr.; Patachon, 17 fr.; Hyacinthe, 49 fr. 50.

Prix du Pas-de-Calais (5,000 fr., 2,800 m.). — 1. Reporter, à M. Champion (Heath); 2. Clarence III, à M. E. Fischel (Parfremont); 3. Nourrice, à M. P. Brunet (Heath) (40 longueurs, 31 longueurs).

Non placés: Sylviane, Odette IV, San Benito, Fleche d'Eau, Bol, Mon Général, Epervier, Gabrielle II.

Pari mutuel à 10 fr.: Gagnant, 298 fr. 50; Placés: Reporter, 64 fr. 50; Clarence III, 25 fr.; Nourrice, 35 fr.

Ajax.

### CHASSE ET PÊCHE

Au Fishing-Club de France

M. le vicomte H. de France, président de la section sportive du F. C. F., vient de don-

ner, au siège social de l'association, 43, rue Saint-Lazare, sa première conférence.

Devant une nombreuse assistance, le distingué conférencier a développé ses projets: organisation de déplacements sportifs en commun; récompenses à donner aux sportsmen ayant pêché les plus grosses pièces, etc.

Le programme développé par le vicomte de France a été chaleureusement applaudi.

A ce succès pour le F. C. F. s'ajoute le plaisir qui vient d'éprouver M. Christophe, son actif président, en recevant du ministre de la guerre l'acceptation de son patronage d'honneur. Cette distinction est la juste récompense de la vibrante campagne menée par le F. C. F. en faveur de l'eau pure, dont notre armée est la première à comprendre toute l'importance puisque nos soldats ne boivent le plus souvent que de l'eau.

Paul Manoury.

## TIR

Tir aux pigeons de Monte-Carlo

(Par dépêche)

42 tireurs ont pris part au prix du Cap Saint-Jean à 27 mètres: M. Journu, tuant 14 sur 14, premier; MM. Benvenuti et le baron Falkenhayn, tuant 12 sur 14, partagent les deuxième et troisième places. Les autres poules ont été gagnées par MM. Thellusson et Ducourau.

Mardi, 9 mars, à une heure, prix des Anémone (série).

## YACHTING

Les régates de Cannes

La première journée des régates internationales organisées par les sociétés des Régates cannoises n'a pu avoir lieu avant-hier.

La deuxième journée, hier, a été en partie compromise par le temps resté incertain, avec des sautes de vent de l'est à l'ouest qui ont donné des craintes pour les petites séries dont les courses ont été renvoyées à aujourd'hui.

Résultats d'hier: Cinquième et sixième séries. — Prix du Président de la République. — 1<sup>er</sup>, Caprice, à M. Anatra; 2<sup>e</sup>, Gracie, à M. Bérard-Paget. Anémone, à M. de Villemorin, abandonne pour ne pas passer sa maturité.

Quatrième série. — Prix du Yacht-Club de France. — 1<sup>er</sup>, Sally, au Sailing-Club de Naples.

Prix du Ministre de la Marine. — 1<sup>er</sup>, Tivane, à M. Félix Picon; 2<sup>e</sup>, Elly, à M. Chavet.

On a couru également le prix Stembock-Fermor, réservé aux tartanes, qui fournissent avec leur belle voile latine une si intéressante course. Les trois concurrents ont couru malgré le mistral avec toute leur volure.

1<sup>er</sup>, Marcelle, à M. Spicusa; 2<sup>e</sup>, Indus, à M. Fion; 3<sup>e</sup>, Saint-Paul, à M. Gastaud.

Cette journée avait attiré sur la Croisette, devant la rade, une foule énorme.

## AUTOMOBILISME

Le meeting de Monaco

La mise à l'eau de l'un des canots qui participent au meeting de Monaco a commencé. Chaque jour amène son baptême.

En Snède.

La course de Gothenbourg à Stockholm a été gagnée par une voiture française, une 38-chx Mors.

On nous signale un des concessionnaires de la marque Charron qui pourrait faire une excellente affaire en cédant à ses collègues les chassés 12/14-chevaux qu'il s'est fait réserver, et pour lesquels il lui est offert de forts primes.

Heureux hasard des intermédiaires qu'on croyait bien mort, et qu'il appartenait à la marque Charron de faire revivre.

Demandez le catalogue 1939 à l'usine, 7, rue Ampère, à Puteaux.

M. Jean Bartholoni vient d'exprimer à MM. Bondis et Cie toute la satisfaction qu'il a eue de la limousine 30-chevaux que lui ont livrée ces agents à la dernière. Magasin de vente, 45, avenue de la Grande-Armée.

## Petites Annonces

La Ligne... 6 francs

Par dix insertions ou cinquante lignes 5 francs

Les Annonces à 3 francs la ligne concernent:

1<sup>re</sup> L'Industrie et les Fonds de commerce;

2<sup>e</sup> Les Occasions, l'Enseignement, les Emplois et les Gens de maison;

3<sup>e</sup> Les Locations;

4<sup>e</sup> Les Pensions bourgeoises.

La Ligne à trente-six lettres

## PLAISIRS PARISIENS

### Programme des Théâtres

#### MATINÉES

ODEON (Tel. 811.42). — 4 h. 1/2. — Répétition générale de Beethoven.

THEATRE MICHEL (Tel. 4.00.00). — Le Baiser, causerie de M. Robert Eude.

PALAIS DE GLACE (2 heures).

#### SOIRÉE

OPERA (Tel. 231.33). — Relâche.

Mercredi: *Dieu et le Diable*; *Coppélia*.

Vendredi: *Samson et Dalila*; *Javotte*.

FRANÇAIS (Tel. 102.23). — 8 h. 3/4. — Le Rez-de-chaussée; Antigone.

Mercredi: *Le Plaisir de rompre*; *Amour*.

Jeudi: *Le Rez-de-chaussée*; *Antigone*.

Vendredi: *Le Luthier de Crémone*; *La Parisienne*; *L'Anglais tel qu'on le parle*.

Samedi: *Les Affaires sont les affaires*.

OPERA-COMIQUE (Tel. 416.55). — 8 h. 0/0. — Manon.

Vendredi: *La Tosca*.

ODEON (Tel. 811.42). — 8 h. 1/2. — Beethoven. Demain, même spectacle.

THEATRE SARAH-BERNHARDT (Tel. 810.43). — 8 h. 1/4. — L'Aiglon.

VAUDEVILLE (Tel. 102.09). — 8 h. 1/2. — La Route d'Emeraude.

VARIETES (Tel. 410.50). — 8 h. 1/4. — Un Mari trop main; à 9 h.: *Le Roi*.

RENAISSANCE (Tel. 437.03 et 437.59). — 8 h. 3/4. — Le Joli polonais; J'en ai plein le dos de Margot.

THEATRE REJANE (Tel. 599.71). — 8 h. 3/4. — Trains de luxe.

NOUVEAUTES (Tel. 102.51). — 8 h. 3/4. — Une Grosse Affaire.

BOITE SAINT-MARTIN (Tel. 437.53). — 8 h. 1/2. — Le Maître de forges.

THEATRE LYRIQUE MUNICIPAL (GATTE) (Tel. 129.09). — 8 h. 0/0. — Claironnette; la Dame blanche.

LYRIQUE (Tel. 102.65). — 8 h. 3/4. — La Joie du talion; à 9 heures, l'An de Buridan.

THEATRE ANTOINE (Tel. 436.53). — 8 h. 1/2. — Lorsque l'enfant paraît; le Donataire; les Jumeaux de Brighton.



